

D) ANDRE BACH, « AVENTURIER » OU « HOMME DE DEVOIR » ?

Dans son livre « Là-Haut » publié en 1932 l'ancien combattant n'a pas toujours les mêmes souvenirs du guerrier/zouave qui écrit sur des carnets au fur et à mesure des journées au front et au repos tels que publiés dans le livre « Carnets de guerre 1914-1916 » en 2013.

1) DES L'AVANT-PROPOS LE LECTEUR DU LIVRE « LA-HAUT » APPREND L'EXISTENCE DES CARNETS DE GUERRE :

« Pendant toute ma participation guerrière, j'ai tenu à jour des carnets de route (souligné par nous) qu'il me suffit d'ouvrir pour que s'en échappent des faits précis, de chers fantômes et des réminiscences tangibles. Un mot, un nom de personne ou de lieu, une date me suffisent pour reconstituer un tableau ». Pages VII et VIII.

Puis l'auteur récidive en page 113 : « Il m'arrive encore fréquemment de relire les carnets de guerre (souligné par nous) que j'avais eu soin de tenir constamment à jour pendant mon séjour au front. Ils me sont précieux, du fait qu'ils me permettent de reconstituer instantanément des tableaux vécus et leur atmosphère véritable »

On peut croire AB quand il affirme qu'il a relu plusieurs fois ses Carnets de guerre pour écrire « Là-Haut ». Mais cette affirmation peut aussi laisser supposer au lecteur une similitude entre les faits relatés dans les Carnets et « Là-Haut ». Or ce n'est pas le cas.

« LA-HAUT » CONTIENT 25 CHAPITRES POUR LES SOUVENIRS DE LA PERIODE ALLANT D'AOUT 1914 A DECEMBRE 1916.

Déjà 10 de ces 25 chapitres n'ont aucune « correspondance » avec les notes prises « au jour le jour » dans les Carnets de guerre, soit 40% du livre « Là-Haut ». Ce sont les chapitres 1-5-9-10-11-16-19-22-25. Neuf de ces dix chapitres sont des souvenirs de sa vie pendant « sa » guerre de 1914/1916, mais écrit plus tard. Le chapitre 8 est un souvenir datant de 1931 (cf ci-après).

A la fois dans 15 chapitres de « Là-Haut » et les Carnets de guerre nous revivons les combats guerriers, les temps de repos du zouave, Bach avec ses hommes, ses copains, ses chefs, ses premières permissions, ses blessures, de l'enthousiasme du début à une fin avec un bras en moins après avoir « flirter » plusieurs fois avec la mort. Cependant ces 15 chapitres sont très différents des Carnets. Plus de la moitié des « écritures » de l'ancien combattant ne trouve pas la moindre « référence » dans celles des Carnets. Ceci est parfaitement explicable. Tout d'abord, et c'est l'essentiel, **AB prenait des notes pendant la guerre au front, au fur et à mesure des événements. En revanche « Là-Haut » a été écrit après la guerre, sans doute confortablement installé dans un bureau, et par un homme ne pensant pas de la même manière que quand « la mort flirte ».**

Enfin à trop coller aux notes des Carnets quel éditeur aurait publié son livre (cf ci-après le E) ? Sans doute aucun.

Le public est souvent plus sensible à une histoire « légendé » qu'aux « matériaux bruts » des événements historiques. Trop de publications anciennes ou récentes en sont la parfaite illustration.

C'est ainsi que nous avons la chance de pouvoir lire deux témoignages du même homme, d'une part celui du soldat/zouave au plus près du « front » pendant son « aventure » guerrière et d'autre part celui d'un ancien combattant qui se souvient très bien de la guerre, de ses zouaves, de ses « matches » de crapouillot, de son optimisme sur l'issue de la guerre, surtout au début, parfois de ses états d'âme, mais qui écrit des années après la guerre.

Au-delà de l'intérêt historique de ces deux récits, c'est l'homme, André Bach, en écrivant, qui se livre dans deux contextes radicalement différent (guerre puis paix), décalés dans le temps (1914/1916 et les années 1920). Ces « hasards » dans la vie de notre grand-père font partie du portrait que l'on peut imaginer à la lecture et relecture de ses deux récits, puis de ses écrits de journaliste (cf le chapitre IV). Sa vie a été aussi celle « en famille » (cf le chapitre I), à être sportif, passionné de vélo (cf le chapitre III) et pour celle d'un Résistant à partir de l'été 1940, et de janvier 1944 celle d'un déporté à Buchenwald (cf le chapitre V).

2) 1914

Chapitre 1 : « Transition », « Il n'y avait qu'à suivre » (titre du chapitre complété par quelques mots du texte)

Consacré dans « Là-Haut » à la première journée de mobilisation le 1^{er} août. AB est à Paris. Les Carnets de route ne commencent qu'à la date du 4 août. Outre ce que nous avons déjà cité de cette journée ci-dessus dans le I, « Là-Haut » livre une rédaction qui sent un léger « parfum » d'ancien combattant : « En de telles conjonctures, le fait d'avoir son programme personnel aussi minutieusement tracé d'avance, était un gros avantage en ce sens qu'il vous évitait d'avoir à calculer, à prévoir ou à décider quoi que ce fût. Il n'y avait qu'à suivre ce qui était écrit et aller prendre sa place dans le rang » (page 4 du livre « Là-Haut »).

Chapitre 2 : « Août 1914 », « Ce départ ne manquait pas de grandeur » (titre du chapitre complété par quelques mots du texte) :

Pour les premiers jours d'août 1914 à Paris, comme pour la plupart des chapitres, le livre est très différent des carnets. Dans le premier Carnet (août 1914), pas de salutation à la concierge, rien sur le petit voyage avec le patron boucher ni du conducteur (« une andouille ») qui s'était perdu dans le bois de Vincennes, le tout raconté dans ce chapitre avec humour. AB se souvient « qu'à nouveau je pensais « soldat » ... je retrouvais automatiquement le geste renvoie la musette en arrière ». AB dans LH retrouve les émotions du soldat/zouave : « Ce départ ne manquait pas de grandeur ... à l'aube. Je revois encore nettement les quatre bataillons formés en carré, drapeau et musique au centre. J'entends encore clairement le bruit des baïonnettes, le claquement des crosses et les brèves paroles du colonel. Mais surtout, je puis évoquer à volonté l'étourdissant vacarme de la clique et des cuivres faisant éclater sous la voûte de sortie du fort notre vieux refrain :

Pan, pan l'Arbi

Les chacals (1) sont par ici.

Et je ressens le frisson d'émotion qui, à ce moment-là, se faufila entre mes omoplates à la pensée que quatre mille hommes partaient pour une commune destination, mais vers des destins individuels assez variés et passablement aléatoires » (page 13 de « Là-Haut »).

- (1) : Une des cartes postales envoyée par AB à sa mère pendant son service militaire au Maroc et signée « Le Chacal » (cf le chapitre I « AB, sa famille, sa maman »). Nous pensions que c'était un surnom donné à son fils par Rosa, sa mère. C'est plus probablement un surnom que se donnaient les Zouaves entre eux.

Chapitre 3 : Premières réalités

Charleroi du 21 (là-Haut) au 23 août (Les Carnets)

Pour cette courte période, avec seulement quelques lignes dans les Carnets, AB en écrit six pages dans « Là-Haut ». Aux métaphores sportives, souvenirs de combattant et reconstitution de « tableaux » (cf ci-dessus au I), la mémoire d'AB se souviendra aussi que « l'un de nous s'affale dans un bruit de fourreau de baïonnette, de bidon et de gamelle, puis repart. Un copain me crie : « Tu parles d'un business ! ... » (page 21 de « Là-Haut ») et des « haies couvertes de mûres que nous cueillons sans nous arrêter » (page 22 de « Là-Haut »).

Dans ce chapitre comme dans d'autres AB fait des récits comme des bouts de films.

Chapitre 4 : Retraite et sommeil (pages 25 à 29) (sauf autres indications le n° des pages entre parenthèses sont dans « Là-Haut »)

Dans l'Aisne, Carnet du 24 août et LH au ... (?)

« Là-Haut » : « Quand nous arrêtons à un croisement pour laisser passer une autre colonne, en deux secondes tout le monde renifle et pour repartir il faut remettre les hommes sur pied de force » (1). Il est dommage que l'auteur n'en dise pas plus d'autant que le « 26/8, Cauhé en France », AB dans son Carnet note : « Je me cramponne toujours à mon esprit de vaincre mais les hommes sont bien bas (leur morale) à part quelques-uns. On parle de trahison (1) et autres histoires ridicules » et quelques lignes avant « Fini par m'apercevoir que le capitaine est un incapable ». Heureusement le même jour, Carnets « Après manger, ça va mieux », c'était important, « Là-Haut » : « J'ai même assisté à un record culinaire : un bœuf capturé et dépecé, cuit et mangé en moins de deux ». *Des champions du barbecue !*

(1) : souligné par nous

Chapitre 5 : La bataille dans les betteraves (pages 33 à 38)

Dans l'Aisne, quand exactement ? On ne retrouve du contenu du chapitre V qu'éventuellement ce qui est écrit pour le « 31/8 Regny (Ribemont / Laon (l'Aisne) dans les Carnets). La troupe avait besoin de sommeil. Ainsi à la Ferté-Chevresis (Aisne) : « J'étais tellement somnolent (AB) que j'ai perdu cinq minutes à chercher une chaussette sans me rendre compte que j'avais mis deux chaussettes au même pied ». « ... sous des feuilles de betteraves ... Brusquement je me découvre une âme d'entomologiste et décide d'acheter les bouquins de J-H Fabre si je sors de là ».

« L'une d'elle (de vache) a encaissé un 77 et couché sur le flanc agonise en meuglant doucement. Une balle de Lebel. La balle bienfaisante dirait Kipling l'achève ».

Sans doute 2 souvenirs « complétés » avec Fabre et Kipling lors de l'écriture de « Là-Haut ». AB sera encore plus « cruel » dans ses écrits de journaliste et pour bien se faire comprendre de ce qu'il pense des Allemands en utilisant une citation très explicite de Kipling, cf ci-après dans L'Indépendant des Pyrénées, sous-chapitre III du chapitre IV « AB journaliste ».

Dans les deux chapitres suivants 6 et 7, plus de la moitié du texte n'a aucune ressemblance avec les Carnets. De plus il est rare que l'auteur donne des dates et noms de lieux. Dans le chapitre 6 il n'y a aucune date. Dans le chapitre 7, une seule date le 17/9 qui ne figure pas dans le Carnet., alors que dans ce dernier du 1 au 24/9 AB note 29 dates avec parfois l'heure. Dans ces deux chapitres pour les lieux, dans le livre LH quatre noms de villages y figurent et 12 noms dans le Carnet.

Cette rareté des dates et noms des communes / villes dans LH rend difficile une lecture comparative avec les Carnets. Bien des lecteurs de LH, anciens combattants du 4^{ème} zouave et/ou habitants des zones concernées auraient sans doute apprécié de mieux avoir les dates des événements relatés et noms des communes.

Chapitre 6 : Les oies de la Marne (début septembre 1914)

Ce chapitre développe notamment deux histoires dont on ne trouve pas trace dans le Carnet : « Quatre des zouaves qui me suivaient avaient leurs sacs surmontés d'une oie vivante dont le cou se balançait majestueusement au rythme de la marche ». « Ces oies, qui vaguaient par les champs sans apparence de propriétaire, avaient été recueillies par nous dans des buts évidemment intéressés. Dans ma mémoire, elles sont indissolublement liées à la bataille de la Marne car c'est pendant que nous les faisons rôtir le soir qu'un agent de liaison de la brigade nous informa de l'offensive de l'Ourcq, et de notre offensive propre pour le lendemain » (pages 42 et 43).

La fin du chapitre se termine par une nuit dans un cabaret : « nous devons rester ainsi debout toute la nuit et c'est probablement cette expérience qui m'a dégouté à tout jamais d'aller au café le soir » (page 46).

Chapitre 7 : Retrouvaille de pointe au Chemin des Dames. Ajouté par nous : Jusqu'au 24 septembre (pages 49 à 55). Première blessure d'AB.

Dès le 23 septembre 1914 :

Carnet : « 23/9 à 17 h 10. Blessé au genou par un éclat d'obus en revenant des cuisines ».

LH : « Hier dans des circonstances des plus banales, je me suis retrouvé sur le passage d'un éclat de 150. Un copain m'a ramené en arrière sur son dos » (page 54). (Blessure au genou).

Carnet : « Le 24/9 « ambulance de Beauvieu-Everine ici hier soir après une journée à Juvisy ».

« Là-Haut », sans date : « Enfin. Voici les autobus, des vrais, ceux de Paris, et sur les épaules d'un infirmier, je gagne un bon coin en première classe ».

C'est la première blessure d'AB. Il en aura d'autres (cf ci-dessus et ci-après dans ce chapitre II).

Nous mettons en exergue la différence dont AB relate les circonstances de ses blessures (dans les Carnets et « Là-Haut ») et de la manière dont l'autorité rédige les citations des médaillés.

Même le « récit » d'AB est souvent très « décalé » par rapport à la gravité de la blessure.

Chapitre 8 : La revanche d'un pantalon de zouave (pages 59 à 64)

Ce chapitre rédigé en 1931 quelques mois avant la publication, fait partie de l'anglophilie d'AB (cf ci-dessus au B)). Il n'a donc aucune correspondance avec le texte des Carnets de guerre.

Chapitre 9 : Hôpital temporaire 118 (fin septembre – octobre 1914)

Pas une ligne dans les Carnets.

« Là-Haut » : « L'éclat d'obus étant extirpé (du genou) sans incident, mon séjour à l'hôpital devait s'écouler de façon tout à fait incolore et absolument monotone ». C'est dans ce chapitre qu'AB mentionne une mystérieuse « parenté », est-ce sa première épouse ? (cf le chapitre I « AB, sa famille, ses quatre femmes et deux filles »).

Bien que de lecture agréable, l'intérêt de ce chapitre n'est pas évident.

Chapitre 10 : L'épopée du capitaine N (pages 75 à 80). Ajouté par nous : « Un capitaine, petit vieillard rageur et tatillon »

En Belgique, de mi-novembre à fin 1914.

Après un mois et demi en convalescence, AB rejoint le dépôt de son régiment à la mi-novembre en Belgique. Sa jambe continuera à le faire souffrir jusqu'à la fin de l'année. Le dépôt d'infanterie d'AB « était passablement encombré par des centaines de blessés », « Là-Haut ».

D'un style alerte, facile à lire et avec humour, AB n'épargne pas un capitaine « petit vieillard rageur et tatillon ». « ... un calculateur entraîné eut facilement déterminé le nombre considérable de calories gaspillées pour capturer une feuille morte avec une pelle », « Là-Haut ». C'est déjà du « badaud » (cf ci-après le chapitre IV « AB journaliste »). Mais les mêmes histoires ont dû être déjà racontées par d'autres anciens combattants ou simples appelés. D'ailleurs AB n'avait rien noté dans ses Carnets. *Ce chapitre de « Là-Haut » fait un peu remplissage.*

3) 1915

Chapitre 11 : Evolution tactique et vestimentaire. Pages 83 à 87.

Belgique, hiver 1915.

De janvier à mi-mars les Carnets sont plus authentiques et intéressants sur la vie des combattants militaires que le livre « Là-Haut ».

De plus « Là-Haut » ne parle pas de la mort de son frère Jean, du chagrin de sa mère et de son frère Raymond disparu, puis de sa joie quand il apprend que celui-ci est prisonnier, et donc vivant (cf le chapitre I « La famille d'AB »).

Soit le relecteur/éditeur a imposé à AB, avant la publication de son livre, de ne pas citer des événements familiaux, soit AB a pris des « distances » avec ses trois frères vivants et même sa mère, soit c'est Germaine, son épouse, qui l'a imposé à AB.

« Là-Haut » et les Carnets n'oublient pas les parcs à huitres et un « pupitre de tranchée ! » *Pour un historien et même des anciens combattants, l'intérêt de ces anecdotes ne « saute pas aux yeux ».*

Chapitre 12 : L'offensive des muses. Pages 91 à 96. Dans le texte « Le demi d'ouverture le Caporal G... maintenant député »

Belgique, printemps / début de l'été 1915.

Chapitre décevant qui « ignore » les Carnets pendant cette période pour s'attarder à quelques anecdotes, certes bien écrites : « Je fus promu sergent-major. Grade hybride qui faisait de moi un guerrier aux tranchées et un bureaucrate au bureau ... je tenais mon sabre (de sergent-major) à la façon d'un cierge ».

Etait-il nécessaire de recopier les paroles d'un poème : « quand en redescendant d'Lombaertzyde ou de la chanson le banquet des poilus ». On retrouve l'ambiance des parties de rugby des soldats dont « beaucoup d'entre eux ne connaissent pas les règles... », sans oublier : « nous avons formé une équipe de rugby dont le plus bel ornement était le demi d'ouverture, le caporal G..., qui a eu de l'avancement puisqu'il est maintenant député de la Seine » (souligné par nous).

« Caporal G ... » : Pourquoi AB ne donne-t-il pas son nom ?

En effet il s'agit du député Goy, ancien du 4^{ème} Zouave avec AB pendant la guerre 14-18. Lire ci-dessus au B) V) 3) notre première note consacrée à Jean Goy puis une deuxième note ci-après à la fin du D) dans le post-scriptum 1) d) qui permet d'émettre une hypothèse sur la raison qu'AB a ne pas donner le nom de Jean Goy dans ce chapitre : le député de la Seine se serait attribuer la Légion d'Honneur qu'il n'avait jamais eue. Enfin nous retrouverons Jean Goy dans L'Echo Rochelais, cf ci-après dans le sous-chapitre II du chapitre IV « AB journaliste ».

Et sans doute pour redonner du « vivant » AB se souviendra de « Nos rentrées au cantonnement par la nuit noire ... étaient tumultueuses. Tous gradés mêlés, nous venions nous heurter à nos sentinelles :

- Halte-là ! Qui vive ?
- Quatrième zouave (le régiment)
- Quelle compagnie ?
- La compagnie du gaz

La plaisanterie était archi-usée depuis longtemps, que nous nous délections encore, tant nous avions reconquis des âmes assez simples pour nous amuser de peu ».

Chapitre 13 : Crapouillots et crapouilloteurs ou le revanche de Lombartzyde. Pages 99 à 102. « L'arrivée du merveilleux petit canon de 58 de tranchée »

Été 1915 en Belgique jusqu'en ... (?)

Un meilleur titre aurait pu être « Le match des crapouilloteurs ». Sans l'avoir écrit, la « vraie » guerre d'AB a commencé quand il est devenu dans les tranchées le bombardier des crapouillots les 25 et 28 juillet 1915, d'après les Carnets de guerre (cf ci-dessus au B II, b) 1915). Ils font un bon historique à la fois de l'importance du nouveau mortier pour les combats rapprochés dans les tranchées et de la manière dont AB a vécu ces moments d'intense guerrier, vrai combattant « là-haut » au front en première ligne.

Le texte du livre « Là-Haut » est mieux écrit que dans les « Carnets de guerre ». AB avait plus de temps pour « peaufiner » son récit.

Chapitre 14 : Le golf de Nieuport – Bains. Dans le texte : Belgique, novembre-décembre 1915, « Clémenceau « compissé aigrement » ... un poteau de soutien »

Ce chapitre ne commente pas des phases de combat, mais de « loisir » ... la proximité des tranchées dans les dunes de sable. « Cette proximité empêchait toute action utile, comme les initiés le comprendront, et notre petit poste était le coin le plus tranquille du monde ; j'y ai fait maintes siestes sans autre inconvénient que d'être réveillé une fois par un projectile non explosif : un paquet de journaux humoristiques allemands, notamment le numéro spécial des *Luestige Blaetter* sur Kitchener, que nos obligeants voisins nous envoyaient. Les journaux français leur parvenaient par la même voie ». Page 106.

« D'illustres visiteurs vinrent admirer notre coin. Le plus notable en fut M. Clémenceau, alors président de la Commission de l'Armée, et j'entends encore le cri de « Un civil, dans les boyaux ! » qui m'envoya en bon badaud voir ce qui se passait. A un détour de boyau, je tombai sur le « Tigre » en personne qui, en veston noir et chapeau gris sur l'oreille, entouré d'un brillant état-major, était en train de faire ce que le bon Rabelais eut appelé « compisser aigrement » un poteau de soutien. La visite du secteur n'était pas sans risques ce jour-là, de sorte que cette simple circonstance et le calme du futur « Père la Victoire » lui gagnèrent une estime militaire que nous n'accordions pas au premier venu ». Pages 108-109.

Ce paragraphe comme la totalité du chapitre n'a aucune ligne similaire dans les Carnets. ***En particulier pourquoi AB dans les Carnets ne raconta pas le visite de Clémenceau que l'on trouve dans « Là-Haut » ?***

Peut-être c'est un de ses zouaves qui a fait le « badaud » et vu Clémenceau « compisser aigrement » ou bien sur le moment AB n'a pas eu le temps l'écrire dans son Carnet.

Le dernier paragraphe fait écho à une visite britannique de W. Churchill et AB, ami des Anglais se moque gentiment : « En bon britannique, il s'intéresse vivement au golf de Nieuport qui était à quelques centaines de mètres en arrière des lignes. Ce golf était en temps de paix un honnête golf de dix-huit trous mais comme il était assez marmité, ce nombre s'était déjà plus que centuplé quand nous quittâmes le secteur. J'imagine qu'après l'armistice, le propriétaire du golf aura été très satisfait de le retrouver ainsi amélioré quant au nombre de trous (1). A moins qu'il n'ait été insatiable au point de prétendre à des dommages de guerre (2) ». Page 109.

(1) : Humour d'AB

(2) : Très probable

C'est cette dernière visite qui donne le titre au chapitre. A l'époque il était plus facile de se moquer des Anglais s'intéressant à un golf près du front que de M. Clémenceau. En 1932 il eut été non respectueux que le titre soit « Clémenceau « compissé aigrement » un poteau de soutien » !!

4) 1916

Chapitre 15 : Essai statistique et psychologique. Dans le texte : Printemps 1916. Détails sur l'entourage d'AB.

Chapitre intéressant :

Premièrement comme nous l'avons déjà cité dans le I, c'est dans ce chapitre qu'AB rappelle qu'il lui arrive encore fréquemment de relire les Carnets et en essai « psychologique », que les zouaves « constituèrent ma famille » et « si j'étais chargé d'écrire un manuel à l'usage des chefs de secteur ... »

Deuxièmement dans « Là-Haut » (en page 114) il donne la composition de sa section : « A la date du 2 avril 1916, la section se compose de 47 hommes dont 16 vieux soldats aguerris, tous déjà blessés, 21 jeunes de la classe 1916 ayant fait quelques séjours en ligne, 10 récupérés d'autres armes, des C.O.A. ou anciens réformés et ajournés. « Il y a 16 Bretons, 7 Algériens, 6 Nordistes, 6 Parisiens, 3 Lorrains, 2 Picards, 2 Gascons, 2 Tourangeaux, 1 Berrichon, 1 Marseillais, 1 Guyanais.

Professions : 14 cultivateurs, 7 employés de commerce, 3 mécaniciens, 2 coiffeurs, 3 menuisiers, 2 typographes, 1 cuisinier, 1 pâtissier, 1 mineur, 1 serrurier, 1 peintre, 1 charretier, 1 marin, 1 cocher, 1 tisserand, 1 conducteur de tramways, 1 boucher, 1 terrassier, 1 maçon, 1 boulanger et ... 1 avocat ».

Or dans les Carnets, on lit « A la date du 20/5 ma section se décompose comme suit : 3 sergents, 4 caporaux, 40 hommes, total 47. 16 vieux soldats déjà bien aguerris et déjà blessés. 21 jeunes soldats 1915-1916. 10 récupérés (anciens réformés ou ajournés). Total 47.

Les professions : 14 cultivateurs, 7 employés de commerce, 2 menuisiers, 3 mécaniciens, 2 coiffeurs, 1 cuisinier, 1 pâtissier, 1 infirmier, 1 mineur, 1 peintre, 1 serrurier, 2 typographes, 1 charcutier, 1 marin, 1 cocher-livreur, 1 fleuriste, 1 avocat, 1 tisserand, 2 employés tramway, 1 boucher, 1 terrassier, 1 maçon, 1 boulanger », Carnets, pages 174 et 175.

La statistique de « Là-Haut » est plus complète que celle des Carnets. Nous sommes confrontés à une difficulté. En effet LH fait précéder sa statistique de : « Je me vois très bien, allongé dans l'herbe d'un pâturage, à l'ombre relative d'un pommier en fleurs, couchant sur mon carnet des notes que je demande la permission de transcrire ici, tant elles sont évocatrices de la physionomie vivante d'une section parmi les innombrables sections du front », « Là-Haut », pages 113-114.

Après cette affirmation, les trois paragraphes qui suivent sont mis entre guillemets de « A la date ... jusqu'à 1 avocat ». Le lecteur pense alors que c'est un texte des Carnets. Ce qui n'est pas le cas, puisque en particulier il est écrit dans les Carnets « A la date du 20/5 » et « Là-Haut » « A la date du 2 avril ». La statistique du 2 avril 1916 dans LH a sans doute comme source les archives militaires (du Ministère du Régiment du 4^{ème} zouave ?). Mais AB les attribue à son Carnet dans le paragraphe qui suit celui indiquant « il m'arrive encore fréquemment de relire les Carnets » (cf ci-dessus). AB « force » un peu trop la référence « Carnet », simple pêché vénielle.

Les deux chapitres 14 et 15 (pages 105 à 118) ne donnent pas de dates précises qui d'après les Carnets correspondent à une période allant de fin 1915 au 17 septembre 1916. Seuls les Carnets donnent le nom des lieux. Les « bouts de films » et anecdotes (cf ci-dessus) toujours racontés avec bonne humeur durent intéresser des anciens combattants ayant connu la vie militaire/guerrière pendant 1914/1918.

Chapitre 16 : Victor. Pages 121 à 126.

AB devait avoir une raison très particulière à écrire ce chapitre. Il n'a pas oublié Victor, de manière sentimentale et pleine de nostalgie, lors d'une journée de printemps et ce avec la caporal-vicomte Roger D (?). Si Victor est bien mentionné dans les Carnets, l'épisode de ce chapitre n'y figure pas.

Chapitre 17 : Cote 304. Pages 129 à 134.

Été 1916 (d'après les Carnets de guerre) – Meuse – Près de Verdun

Nous avons largement cité dans le I les batailles militairement farouches et cruelles pour les combattants.

Après 1932 le titre « Cote 304 » ne devait pas évoquer grand-chose aux lecteurs. Au vu du récit de ce chapitre il eut été plus suggestif de le titrer « Ravin de la mort » page 130.

Chapitre 18 : Contre-attaque. Pages 137 à 141. **Dans le texte : « Des cadavres jalonnant la route »**

Été 1916 – Région de Verdun

Pour les dates et lieux il est préférable, comme précédemment, de s'en référer aux Carnets. Le régiment du 4^{ème} zouave est maintenant dans l'est de la France ou s'alternent des phases de combats très violents et meurtriers, beaucoup mieux détaillés dans les Carnets que dans « Là-Haut » qui préfère ne pas insister sur « puis se déchaîne une attaque furieuse sur le Mort Homme » (1).

« On découvre alors un terrain retourné où des cadavres jalonnant (1) la route ». A cette citation il faut ajouter celles figurant dans le I ci-dessus.

(1) : souligné par nous

Le récit de « Là-Haut » n'est pas contradictoire avec les Carnets, qui cependant ajoutent « La bonne vie continue ».

Le lecteur, en 1932 et après pourrait penser que finalement cette guerre n'a pas été aussi terrible que la « légende » le prétend. Cette impression est accentuée par le chapitre suivant. Ce sont ces chapitres qui peuvent expliquer que des anciens n'aient pas adhérer à une partie du récit d'AB (cf ci-après au E) 6)).

Chapitre 19 : Plaisirs champêtres. Pages 145 à 150. Dans le texte : « Le front c'est entre les Boches et le premier gendarme »

Après la « Cote 304 » et « la Contre-attaque » ces plaisirs champêtres étaient tout à fait légitimes : « Ce repos dure presque deux mois », avec un cantonnement dans la Meuse.

De cette période au calme, AB a voulu rapporter quelques « anecdotes » dans lesquelles de nombreux anciens combattants peuvent se retrouver comme d'anciens appelés au service militaire obligatoire quand il existait (pour mémoire un petit-fils d'AB a effectué à 25 ans un service militaire de 13 mois en étant promu le dernier jour 1^{er} classe).

Citons les « relations » entre les zouaves en cantonnement et les gendarmes en service. « C'est dans ce patelin que nous eûmes des démêlés avec la gendarmerie (souligné par nous), à la suite de l'exploit de quelques hommes qui, ayant été de nuit pêcher à la grenade, comme il était d'usage, avaient endommagé une écluse. Les plus noirs soupçons pesaient légitimement sur des zouaves (souligné par nous) de notre compagnie, de sorte que notre popote reçut un jour la visite d'un brigadier de la maréchaussée qui était encore vêtu de bleu-gendarme d'avant-guerre, la gendarmerie n'ayant pas terminé sa mue en bleu horizon. Il fut donc introduit en ces termes par Victor, ordonnance-cuistot-planton :

Mon yeut'nant ! Y'a un gendarme « non modifié » qui vous d'mande », « Là-Haut », pages 148-149.

AB a voulu faire plaisir aux vrais combattants (devenus anciens) en évoquant les gendarmes soupçonnés d'être des « embusqués » : « Le gendarme était d'ailleurs considéré comme embusqué, sa présence ne se manifestant qu'assez en arrière des lignes et on disait couramment :

- Le front, c'est entre les Boches et le premier gendarme !

Cette démarcation nette et précise aurait pu servir pour l'attribution de la carte du combattant si on l'avait prévue à l'époque et on aurait certainement évité bien des bousculades parmi les postulants », « Là-Haut », page 149.

Chapitre 20 : Tourmente. Pages 153 à 158. Dans le texte : Souville face à Douaumont – Août 1916.

Nous avons déjà cité l'essentiel de ce chapitre dans le I : pendant quelques jours la compagnie que commande AB allait « déguster une concentration de bataille ».

Le livre et les Carnets se complètent bien, avec dans « Là-Haut » du suspense pour un bon « bout de film ». C'est un des meilleurs chapitres, bien résumé dans une phrase de « Là-Haut » ; « Où est passée la compagnie ? » qui aurait fait un meilleur titre que « Tourmente ».

Les livres et films d'après-guerre ont banalisés les récits de ces batailles, véritables boucheries meurtrières, mais dans les Carnets de route d'AB et dans « Là-Haut », c'est AB qui l'a vécu : « Un caporal et deux hommes qui m'apprennent que le barrage et les balles ont anéanti la campagne ... Maintenant immobile le ressens une légère douleur au pied droit et du sang sort de mon godillot que je retire : pas trop de dégâts, c'est un petit éclat qui a à peine pénétré ».

Quelques semaines plus tard ce ne sera pas un petit éclat et la blessure sera sérieuse, l'avant-bras sera arraché (cf ci-après le chapitre 24).

Chapitre 21 : Du bois et la caillette au Faubourg Montmartre. Pages 161 à 167. Dans le texte : « J'ai la flemme »

Début août à début octobre. Dans l'est.

Ce chapitre continue de décrire des combats très durs, un « cantonnement du 19 août au 21 octobre à Trouville en Artois. Les faits rapportés sont sans similitude dans les Carnets. AB exprime rarement ses états d'âme. Pourtant dans LH il se laisse aller : « je suis blessé ... eux aussi (les habitants) sont blessés ». Dans les Carnets le 19/9 seulement en énigmatique « jour noir » et le 29/9 : « J'ai la flemme ».

AB part en permission à Paris (cf ci-dessus).

Chapitre 22 : Les canards du parc Montsouris (Paris). Pages 171 à 175 et dans le texte « ... Groupement Mangin ... Signé : R. NIVELLE »

Août 1916.

Rien ne figure dans les Carnets, *l'arrière le décourageait-il ?* :

« - alors t'en a plus marre

- Si (AB) j'en ai souvent marre, mais tu comprends que l'boulot c'est l'boulot et qu'on peut tout d'même passer pour des andouilles »

On trouve mieux comme motivation. Le style est celui d'un mini-reportage. Si AB a rédigé ce chapitre il avait sans doute ses raisons, mais lesquelles ? Ce mot « andouille » sera utilisé plus tard par le journaliste AB.

Après la dernière page 175 du chapitre 22, AB a reproduit un « ORDRE PARTICULIER » de l'Etat-Major de la II^{ème} Armée en date du 25 octobre 1916 :

« Officiers, Sous-Officiers et Soldats du Groupement Mangin !

En quatre heures, dans un assaut magnifique, vous avez enlevé d'un seul coup, à votre puissant ennemi, le terrain hérissé d'obstacles et de forteresses du nord-est de Verdun, qu'il avait mis huit mois à vous arracher, par lambeaux, au prix d'efforts acharnés et de sacrifices considérables.

Vous avez ajouté de nouvelles et éclatantes gloires à celles qui couvrent les drapeaux de l'Armée de Verdun. Au nom de cette Armée, je vous remercie.

Vous avez bien mérité de la Patrie !

Signé : R. NIVELLE. »

La date, les lieux correspondent à la présence d'AB. D'ailleurs quelques jours plus tard, les généraux Mangin et Nivelles seront avec Poincaré, Joffre et Pétain près du lit d'hôpital d'AB pour lui remettre la Légion d'honneur (cf ci-dessus et ci-après).

Chapitre 23 : Douaumont. Pages 179 à 184. Dans le texte : « ... nous attendons le projectile qui nous écrasera ... les artilleries font rage »

Fin octobre 1916

En dépit du titre, ce chapitre est sans recoupement possible avec les Carnets.

« Là-Haut » : « En fait nous sommes le 23 octobre 1916 veille du jour J ... pout l'attaque du fort de Douaumont ... leur artillerie règle son tir et le déluge commence (probablement J ou J+1).

« Littéralement collés au sol, sans autre pensée que « tenir », nous attendons le projectile qui nous écrasera. Le cerveau travaille cependant de façon inconsciente et je fais de la statistique : je compte soixante-huit éclatements autour de la section en une minute », page 183.

A d'autres moments le secteur est pour le 4^{ème} zouave relativement calme, ce qui donne le temps à AB d'écrire ce qui se passe dans le régiment et autour, avec quelques anecdotes supplémentaires ».

Dans le dernier Carnet de guerre : « 26/10 – 15 h. Les artilleries font rage. Nous encaissons toujours. La position s'organise. »

5) 27 et 28 OCTOBRE 1916 : UN ECLAT D'OBUS ARRACHE L'AVANT BRAS GAUCHE D'AB, LA MORT EST PROCHE. A L'HOPITAL ON DOIT « COUPER » TOUT LE BRAS GAUCHE.

LE 4 NOVEMBRE 1916 DANS SON LIT D'HOPITAL AB EST DECORE DE LA LEGION D'HONNEUR PAR POINCARE, PRESIDENT DE LA REPUBLIQUE EN PRESENCE DES GENERAUX JOFFRE, PETAIN, DE CASTELNAU, MANGIN ET NIVELLE.

DANS LA DERNIERE PAGE DU CARNET LE 31 OCTOBRE : « JE ME REEDUQUE. JE NE SERAI PAS UN INFIRME ... DANS 4 OU 5 JOURS JE SERAI CIVIL ... JE NE BATTRAIS PLUS ... BELLE HISTOIRE QUI COMPREND CHARLEROI-LA MARNE – L'AISNE - VERDUN »

a) **Chapitre 24 : « La mort flirte ». Les 27 et 28 octobre, pages 188 à 194. Dans le texte : « Et puis non ! Je ne veux pas crever »**

Ce long chapitre dans « Là-Haut » bien écrit, donne les détails de ce qu'à vécu AB durant les heures, où très gravement blessé, il a cru mourir et retrace aussi la fin de la vie de soldat d'AB.

Le 27 octobre « je suis dans une tranchée ennemie ! ... quatre coups de 75 s'abattent sur la tranchée allemande, suivis de suite par une rafale égale de 150 sur la nôtre ... je me relève et file vers notre tranchée d'où l'on m'a aperçu ».

« Par ici, derrière ! ». « J'y parviens alors qu'un 150 éclate à peu de distance. Une sensation de formidable coup de bâton assené sur mon bras gauche. Je sais par expérience ce que cela signifie, je suis blessé ! ... un bruit de liquide tombe à terre, le sang coule de ma manche comme l'eau d'un robinet ... L'adjudant « Cri-cri » saute sur moi. Tu pisses le sang. Vite ta cravate ... Maintenant faut te barrer ! ... les brancardiers ne s'en sortiront pas, je connais le terrain, au moins trois kilomètres à faire ... pour trouver un poste de secours et quel terrain ... Unique solution, filer seul et rapidement (1)... Je descends la première pente assez rapidement ... la pente remontante est plus dure ... les obus tombent encore drus aux environs. Arrivé en haut je sens que ça va mal aller. Il y a au moins deux heures que je marche et chaque pas exige un effort. La défaillance s'accroît. La défaillance s'accroît. Où est-il ce poste de secours ? Et personne ! personne ! Je désespère au point de ne pas réagir quand je tombe à demi-évanoui dans un trou plein d'eau ; je pense seulement : « je vais crever ici ! » Oui, mourir comme T... est mort hier entre les lignes. Lui aussi avait une artère ouverte, il a geint toute la journée et il nous disait qu'il ne souffrait pas, mais qu'il fallait se dépêcher d'aller le chercher. J'aurais dû aller le chercher, mais comment ? Les Boches tiraient dès que nous nous montrions. Alors, il est mort comme je vais mourir...

(1) : souligné par nous

Et puis non ! Je ne veux pas crever (souligné par nous) », « Là-Haut », pages 189 et 191.

« Tout autour de moi il n'y a que des trous d'obus, des cadavres, des débris de bataille et pas un être vivant ... Des hommes là ... je suis ranimé ... C'est un « toubib » de tirailleur, un brancard... »

b) **Nous reprenons le récit d'AB pour les 27 et 28 octobre 1916 dans ses Carnets de guerre : « suis avec l'avant-bras amputé »**

« 27-28/10

Ambulance du front. Suis avec l'avant-bras amputé.

C'est sur l'affreux cloaque de Douaumont que j'ai encaissé ça, un éclat de 105 me broyant le bras. Ai marché 4 heures avec l'artère humérale coupée. Voilà la guerre terminée pour moi. Hélas ! Je me suis résigné à la perte d'un membre plus facilement que je ne l'aurai cru.

Après tout je ne perds qu'un 1/2 abattis sur 4 (12,5%). Je peux marcher, courir, j'ai mon bras droit intact. Ca va tout de même. Tant d'autres ont tout donné pour la France !

Et je vais avoir la croix », page 210 (souligné par nous). Fin de Carnet pour le 28/10.

Quelques heures après à l'hôpital il ne s'agit plus « d'un 1/2 abattis sur 4 » (l'avant-bras).

c) « Là-Haut », suite du chapitre 24, sur une table d'opération le chirurgien dit à AB :

- « - Rien à faire, mon vieux, il faut couper « ça » !
- (AB) : Vous allez fort !
- Non, il manque cinq centimètres d'artère humérale et ça sent déjà.
- Alors, allez-y ! »

Ainsi AB perd « un 1/2 abattis sur 4 (25%) », tout le bras gauche. Il sera donc un GIG (Grand Invalide de Guerre).

d) Chapitre 25 : L'ambulance de Nixeville. 28 octobre au 5 novembre. Pages 197 à 202. A l'hôpital, avant l'amputation le 28 octobre 1916 AB écrit « il me semble que je vais mourir » puis il reçoit quelques Zouaves qui lui annoncent de bonnes et surtout de mauvaises nouvelles. Enfin arrive « la Légion d'honneur » racontée avec humour par AB.

« 28 octobre ... j'ai encore soif ! (L'infirmier) je ne dois rien vous donner ... Mon reste de force s'évanouit, ma tête recommence à tourner, je réentends les cloches et il me semble que je vais mourir ... Qu'est qu'il a le copain à côté à crier comme ça ? Il n'a plus rien, il est mort. Balle dans le ventre, perforation dans le ventre, la paratomie ... »

« 29 octobre ... Quelle casse mon Lieutenant (AB), X, Y, Z, le capitaine N, le lieutenant B ... et l'adjudant Y ... - (AB) et Victor ?- Je ne sais pas mais je crois qu'il est mort ... Alors, tous les chers copains y ont passé ! (morts) Tant pis. Je ne peux pas m'empêcher, je pleure ... »

« 2 novembre. La porte s'ouvre et je n'en crois pas mes yeux, c'est Victor qui entre ! ... Victor est accouru de suite. Ma manche vide l'impressionne tout d'abord, mais il a vite trouvé le mot juste « Après tout V'Z' encore de la chance, il y a longtemps que vous auriez pu être mort ! ... »

« Le 4 novembre... Ce matin j'ai eu la visite du médecin-chef, un chic type :

- Mon cher ami, il faudra rester couché cet après-midi. Vous allez être décoré par le Président de la République (1) .
- C'est gentil à lui de se déranger pour moi, mais je le recevrai aussi bien debout.
- Non, couché, c'est l'habitude ici.
- Entendu, mais vous avez de drôles d'habitudes ...

Des pas nombreux, des portes s'ouvrent, se ferment, les pas se rapprochent de ma porte qui, finalement, s'ouvre. C'est bien M. Poincaré (1), pardessus gris et casquette classique. Derrière lui, les généraux : Joffre (2), Pétain, de Castelnau, Mangin et Nivelle, toute une constellation emplit la petite chambre (1).

(1) : souligné par JPC

(2) : C'est la deuxième fois qu'AB rencontre le Général Joffre. Dans « Carnets de guerre », Editions Cain, 2013, page 175 : 23/4 (1916) : « Toujours à Rosendaël (département du Nord). Ville très hospitalière ... On se refait. Joffre est venu nous inspecter 1 h 1/2 sous une pluie glaciale. Grand-père est passé rapidement devant nous bien tel que les photos le donnent »

... Je fais un beau salut militaire et, machinalement, mes pieds se mettent au « garde-à-vous » sous les draps, alors que le président s'approche, prononce les paroles rituelles, met une tache rouge sur ma chemise. L'accolade, sa barbe pique.

Je suis tout de même ému ; le président s'est redressé et me regarde, froid et calme. Tous les yeux de l'Etat-Major sont sur moi et, pendant trente secondes, je pourrais me figurer être membre du Conseil Supérieur de la Guerre. »

L'avant dernier des 25 dessins de Gaston Trilleau (cf ci-dessus) est particulièrement illustratif des chapitres 24 ci-dessus et 25 ci-après : AB dans une chambre, debout sans bras gauche, une pipe fumante dans sa main droite, la médaille de la Légion d'Honneur sur la poitrine, visage souriant.

Nous avons le droit de regretter que G. Trilleau n'ait pas eu le temps de dessiner AB dans son lit recevant Poincaré entouré de cinq Généraux.

Aujourd'hui nous aurions au moins une photo et une vidéo prise pour un JT d'informations en continu, mettant en « valeur » le Président de la République et certains de ses Généraux.

5 novembre. « Je suis évacué ce soir sur l'arrière et ça me soulage car, toutes les nuits, les avions allemands déversent de la ferraille aux environs. **Ça m'ennuierait très fort d'être tué maintenant et sans utilité.**

Et, pourtant, une sombre mélancolie m'étreint à la pensée que je quitte le front et, pensant aux copains qui sont restés là-haut, il me semble que je me sépare d'eux une seconde et définitive fois ».

On ne s'étonnera pas de trouver dans ce chapitre 25, une question que se pose AB, très existentielle pour lui « quel sport peut-on pratiquer avec un seul bras. Voici le problème qui maintenant m'agite ». Pour la réponse, le rôle du Docteur Ruffier a été décisif, cf le chapitre III « AB le sportif, le passionné de cyclotourisme, l'Aubisque son col préféré ».

Dans les Carnets de guerre, il n'y a rien sur la visite de M. Poincaré, accompagné de cinq Généraux. AB était entre les mains des médecins et infirmiers.

e) QUATRE JOURS APRES SON AMPUTATION, LE « MESSAGE » D'AB EST CLAIR, EMOUVANT ET FORT DANS SON DERNIER CARNET A LA DATE DU 31/10 :

« 31/10 ...

Et je me rééduque. Je ne serais pas un infirme.

Plus infirmes que moi sont les myopes, emphysémateux et autres obèses de l'arrière qui errent de révisions en révisions sans se douter qu'on tue des boches avec des lunettes, que l'air de la campagne est bon aux poumons et que la marche fait maigrir ! Les pauvres ! Et peut-être me plaindront-ils ! Je ne veux pas de cela. Oh non ! je suis fier de mes blessures et je ne leur demande qu'un examen de conscience : « lui a perdu un membre, ai-je fait tout pour la patrie ? », voilà ce que je leur demanderai.

Et moi ai-je fini ? Je puis encore être bombardier en arrière ou mitrailleur de tank ou encore pour remplacer un « paperassier » qui prendrait ma place aux tranchées. (je risquerais fort de nous voir risquer tous les deux sur le travail !)

On verra !

Je siffle et chante tout le jour.

Dieu bénit mon fournisseur de moral », page 212 dans les Carnets.

f) DANS « CE CARNET, LE DERNIER » AB REPRODUIT SA CITATION A LA LEGION D'HONNEUR ET SURTOUT « ... JE NE ME BATTRAIS PLUS ... BELLE HISTOIRE ... ET EN SALUANT AVEC L'AME LE SOUVENIR DE CEUX QUI SONT MORTS POUR LA PATRIE »

Texte intégral :

« Le 30 décembre 1916 : Paris

Après pas mal de jours je rouvre le carnet pour ... y inscrire ma dernière citation :
Légion d'honneur, 440 D.

« Bach, Sous-Lieutenant de réserve (1)

Modèle de bravoure et d'allant. Toujours volontaire pour les missions périlleuses. 4 fois cité à l'ordre, médaillé militaire. A été gravement blessé le 27 octobre 1916 au cours d'une opération offensive. Amputé du bras gauche ». Avant la signature JOFFRE « La présente nomination comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec Palme » ; « à la 17^{ème} Compagnie du 4^{ème} Régiment de Zouave de marche : a été nommé dans l'Ordre de la Légion d'honneur »

(1) : souligné par nous car le terme « de réserve » aura son importance en 1948 quand son épouse Germaine voudra faire reconnaître la « liquidation de ses droits ». Il sera attribué à AB en 1948 le « grade fictif d'Adjudant », cf ci-après le chapitre V « AB le Résistant puis le Déporté à Buchenwald » au chapitre V, A, IV. AB est décédé depuis 3 ans !!

« Et maintenant il faut que je ferme ce carnet, le dernier (1).

Dans 4 ou 5 jours je serai civil. Ça fait tout de même un peu drôle de quitter le kaki et de se dire « je ne me battraï plus (1) », après 27 mois rempli de combats. Il faut mettre un point final à cette belle histoire où les souvenirs revivent en même temps que les silhouettes des camarades.

Belle histoire (1) qui comprend : Charleroi, La retraite, La Marne, l'Aisne, l'Yser, Verdun.

Enfin je me décide à boucler et comment boucler sinon en souhaitant bonne chance à ceux qui auront le bonheur de terminer le travail (1) et en saluant avec l'âme (1) le souvenir de ceux qui sont morts pour la patrie (1). A Bach ».

(1) : souligné par AB

Ainsi AB conclut son dernier Carnet par l'expression « Belle histoire », alors que dans le dernier chapitre de « Là-Haut » ce sera « L'ESPRIT D'AVENTURE ». L'ex-Colonel Richaud, commandant du l'IV^{ème} Zouaves aux fronts des batailles 1914-1918, devenu Général, parlera de « L'IDEAL DE DEVOIR ET DE PATRIOTISME » d'AB et de tous ses zouaves (cf ci-après le 6) dans sa préface au livre « Là-Haut ».

AB, après « Belle histoire » termine son écrit du 30 décembre 1916 en s'adressant d'une part aux vivants « bonne chance à ceux (les soldats) qui auront le bonheur de terminer le travail », c'est-à-dire vaincre l'Allemagne, gagner la guerre et d'autre part « en saluant avec l'âme le souvenir de ceux qui sont morts pour la patrie ». Selon deux théologiens « amateurs », AB étant agnostique (cf le chapitre I « AB et sa famille »), la fin de sa dernière phrase n'a aucune connotation religieuse émanant d'églises chrétiennes (catholique ou protestante). Il écrit « ... qui sont morts pour la Patrie » sans utiliser la formule « ... qui sont au ciel ». Il ne dit pas qu'il croit ou ne croit pas en « l'âme ». Nous utiliserons ce point de vue « théologique » quand, lors de son 3^{ème} enterrement le 8 juillet 1948 à Pau, le Président des anciens déportés, croyant bien faire, s'exprime ainsi : « (un homme) il est encore riche en toute son âme. Lorsqu'il a tout perdu, il lui reste son honneur et sa foi ... la résurrection ... justice immanente ... André Bach s'est accroché aux certitudes spirituelles. Celles-ci ne s'effondreront jamais. » Cf chapitre V.

Très justement Christian Desplat, dans sa dernière note n° 207, page 295 du livre « André Bach, Carnets de guerre » fait remarquer : « Fin du carnet : trois pages d'une autre écriture ». Les originaux montrent qu'effectivement l'écriture d'AB dans ses carnets relatant ses journées d'octobre 1916, notamment les dernières, est différente. Fin décembre 1916, AB s'était « reposé » après son amputation d'octobre 1916 deux mois auparavant.

Dans la dernière page du dernier Carnet de guerre, sa future épouse Germaine, notre grand-mère, très amoureuse, s'adresse à « son André », lire le texte intégral dans le chapitre I « AB sa famille ».

6) QUAND LE GENERAL RICHAUD « COMPLETE » LA « CONFESSION D'AB » ET « RECTIFIE LE TIR DU CRAPOUILLISTE ».

CHAPITRE 26 DANS LE LIVRE « LA-HAUT » : « CONFESSION » ; « L'ESPRIT D'AVENTURE » PAR AB, pages 205 à 208 ET « L'IDEAL DE DEVOIR ET DE PATRIOTISME » PAR LE GENERAL RICHAUD, EX-COLONEL DU IVEME ZOUAVE, dans la préface de « Là-Haut » en page VI.

Ce chapitre 26 est déjà cité intégralement dans le C) 3) a) ci-dessus.

Quand AB écrit le chapitre 26, il se « souvient » sûrement de son état d'esprit en 1917, mais qui n'est pas exactement le prolongement de ce qu'il a écrit dans son Carnet le 31 octobre 1916, cf ci-dessus au e) et le 30 décembre 1916 (cf ci-dessus au f)).

Ses propos au début du chapitre 26 introduisent ses réflexions développées dans la suite du chapitre pour mettre en avant son esprit d'aventure « ... qui, latent depuis toujours en moi, ..., avait trouvé son exutoire dans la guerre ... Mis en face de l'aventure, son enjeu étant noble et coïncidant, de plus avec mes convictions profondes, je m'y étais plongé sans remords et sans regrets ». *La dernière phrase s'adresse sans doute aux anciens combattants* « que l'on me pardonne donc si je ne regrette pas de l'avoir vécue intensément telle que le destin me l'offrait ! »

AB savait que la grande majorité des anciens combattants n'avait pas vécu « leur » guerre dans le même état d'esprit que lui et c'est l'une de ses motivations pour écrire « Là-Haut ».

Cet « esprit d'aventure » d'AB ne pouvait donc qu'apparaître déplacé après cette guerre, véritable carnage pour certains anciens combattants. Le général Richaud qui préface le livre, ancien chef (colonel) du 4^{ème} zouave, ne s'y est pas trompé et en bon militaire il « rectifie le tir du crapouilliste AB » :

Préface de « Là-Haut » par le Général Richaud : « Le lieutenant Bach dit qu'il a fait la guerre avec cet esprit d'aventure qui animait le sportif d'avant-guerre. Je suis convaincu qu'au-dessus de cet esprit d'aventure régnait en lui un idéal de devoir et de patriotisme (1) auquel son ancien colonel est heureux de rendre hommage, en même temps qu'à tous les braves du 4^{ème} Zouaves », page VI du livre « Là-Haut ». (1) : Souigné par nous

EPILOGUE : C'EST FINALEMENT LE GENERAL RICHAUD QUI AVAIT RAISON

Jusqu'en 1940 on pouvait penser que le général Richaud avait tort et que chez AB « l'esprit d'aventure » qui animait le sportif dès avant-guerre était à égalité « de l'idéal de devoir et de patriotisme ».

A partir de 1940 c'est le général Richaud qui a eu raison, car si AB a vécu « sa » Résistance avec un esprit très sportif (cf ses carnets de vélo, chapitres III et V ci-après) et aussi « d'aventure » on doit penser qu'il avait mis bien « au-dessus » son patriotisme et son devoir de français patriote, tel qu'il le concevait tout d'abord face au déclenchement de la guerre en septembre 1939, puis avec l'armistice et l'occupation de la France par l'Allemagne hitlérienne l'été 1940 et l'arrivée de Pétain au pouvoir dès juin 1940.

Dès août 1940 AB devient Résistant, ce qui conduira à son arrestation par la Gestapo le 9 août 1943 et à sa déportation à Buchenwald de janvier 1944 à avril 1945. Résistant puis Déporté, après une fin de vie « de calvaire », AB meurt le 10 mai 1945 à Boulay (département de La Moselle).

C'est pourquoi nous consacrons le chapitre V « AB le Résistant puis le Déporté à Buchenwald » pour mémoire et pour faire découvrir qui était André Bach à ses petits et arrière-petits enfants.

POST SCRIPTUM

NOUS AVONS TROUVE DEUX LIVRES CONSERVES DANS LES « ARCHIVES » FAMILIALES :

1) « Historique du 4^{ème} Régiment de Zouaves – 1914 -1918 », Imprimerie Bizerte (Tunisie)(1), 181 pages, sans date d'édition. Probablement édité au début des années 1920.

(1) : Nous remarquons que le Colonel Gérardas (lire ci-après E) 6) a)) est en poste en 1933 à Tunis « Commandant Supérieur des troupes de Tunisie. Première Brigade d'Infanterie ».

Ce livre ne mentionne pas de prix. Il a été probablement donné à tous les survivants du 4^{ème} Régiment de Zouaves qui en ont fait la demande.

a) *Ce livre ne permet pas de rapprochements factuels ou « d'appréciations » militaires ou politiques avec les « Carnets de guerre » d'AB et son livre « Là-Haut ». Par exemple, le mot « crapouillot » n'est pas utilisé, il est remplacé par celui de « torpille » (page 39). On peut émettre l'hypothèse que ce récit a été rédigé à partir des archives du Régiment du 4^{ème} Zouave par un officier. En effet si le rôle ou les décisions d'officiers y sont rapportés, l'activité des sous-officiers et des soldats « de base » est absente ou évoquée de manière très générale.*

b) Puisque le Général Richaud a préfacé le livre « Là-Haut » nous recopions deux paragraphes du livre :

- le premier en page 31 est bref : « En juillet (1915) le Commandant Richaud du 1^{er} Zouaves est nommé Lieutenant-Colonel et remplace à la tête du régiment le Lieutenant-Colonel appelé au Ministère de la guerre ». Nous retrouverons le Colonel Eychène au E) ci-après.

- le second, page 75, (1917) est plus intéressant : « Quelques jours après, le Lieutenant-Colonel Richaud, à qui le régiment devait tant, et qui plus que tout autre avait contribué à lui donner cet esprit, ce caractère spécial qui à l'avant lui faisait glaner des citations et à l'arrière le distinguait de tous les autres Corps, le Lieutenant-Colonel Richaud, le « Réchaud des Zouaves » (1) comme l'appelaient les hommes, était nommé au commandement de la 91^e Brigade et remplacé par le Lieutenant-Colonel Besson. »

(1) : Souligné par nous

c) Liste des Zouaves médaillés dont les trois pour André Bach

Les pages 121 à 135 sont consacrées tout d'abord à la liste des Officiers, Sous-officiers, Caporaux et soldats ayant été décorés de la **Légion d'Honneur** de leur vivant « André Bach en 1916 Sous-Lieutenant », puis « A titre posthume » les Sous-officiers, Caporaux et Zouaves ayant obtenu la médaille militaire « André Bach en 1916 Adjudant-Chef », enfin les Sous-officiers, Caporaux et Zouaves décorés de la Médaille militaire à titre posthume. Les citations à l'Ordre de l'Armée, pages 135 à 138, « André Bach Sous-Lieutenant » en 1916.

Les pages 139 à 181 donnent les noms des **13 724** Officiers, Sous-Officiers, Caporaux et Zouaves **morts au champ d'Honneur**.

d) Jean Goy s'attribue la Légion d'Honneur qu'il n'a jamais eue.

Il est peu probable de trouver une biographie consacrée à Jean Goy. Des milliers de Français comme Jean Goy ont été collaborateurs du temps de « Vichy », faisant confiance au Maréchal

Pétain, préférant le régime politique fasciste de l'Allemagne à celui communiste de la Russie. En revanche il est rare que des hommes politiques de la III^{ème} République aient été des « voleurs » de médailles, de décoration (prestigieuses) de la République et de son Armée. Dans ce livre 'Historique du 4^{ème} Régiment des Zouaves », Jean Goy n'y figure **qu'une fois** : « Citation à l'ordre de l'armée (page 135). Année 1919. Goy Jean, Sous-Lieutenant », **mais pas au titre de la Légion d'Honneur.**

Goy Jean (source Wikipédia) : « Fils d'un couple d'instituteurs, publiciste, il est mobilisé au 4^{ème} régiment de Zouaves durant la guerre de 1914-1918. Il est gazé en 1917, reçoit la Croix de guerre avec quatre citations et termine la guerre comme Sous-Lieutenant (1) (Renvoi en bas de page de Wikipédia, cf ci-dessous). Dans un encadré « Jean Goy, député 1924-1940. 1891-1944 profession : Industriel. Distinction, Chevalier de la Légion d'Honneur (souligné par Wikipédia) ».

Texte du (1) de Wikipédia : « La voix du combattant 1^{er} décembre 1934, une mise au point (<https://gamca.bnt.fr>) : alors que ses titres de combattant ont été contestés par *Le Populaire* (journal de la S.F.I.O.) suite à sa rencontre avec Hitler en novembre (1934). Il ne fait pas mention de la Croix de guerre. Elle est citée par Philippe Nivet, op.cit., p.180 »

On ne peut pas reprocher à Wikipédia de ne pas avoir sollicité les sources officielles et de ne pas connaître le livre paru au début des années 1920. Ce livre ne mentionne pas Jean Goy dans les titulaires de la Légion d'Honneur, ni de la Médaille militaire. Quand Jean Goy, pour se faire élire et/ou réélire a-t-il ajouté à son « CV » une décoration militaire pour attirer le vote très nombreux des anciens combattants ? Il est vrai que dans les « professions de foi » des candidats au moment des élections, il n'était jamais oublié, sous le nom du candidat, de mettre en bonne place médailles, décorations, citations, etc... Qui pouvait soupçonner un tel mensonge de la part de quelqu'un « honorablement connu » comme on disait à l'époque et encore récemment en province dans les avis d'obsèques ?

Nous avons émis l'hypothèse (cf au D) 3), chapitre 12) que si AB ne donne pas le nom de Jean Goy dans ce chapitre, la raison en serait qu'AB savait que celui-ci n'avait jamais reçu la Légion d'Honneur.

2) « Champ de bataille de la Marne – L'Ourcq – Meaux – Senlis – Chantilly »

Il s'agit d'un « guide Michelin pour la visite des champs de bataille », « A la Mémoire des ouvriers et employés des usines Michelin morts glorieusement pour la patrie », Berger – Levraut, Editeur Paris. « Copyright by Michelin et Cie. 1917 »

Ce livre de 119 pages, avec de nombreuses photos comporte une « partie historique » de 16 pages puis une « partie touristique » détaillant Chantilly, de Chantilly à Senlis, Senlis, de Senlis à Meaux, Meaux, enfin la visite des champs de bataille de Meaux à Marcilly, de Marcilly à Etrépilly, d'Etrépilly à Meaux.

La librairie Berger-Levrault a publié 14 livres « La guerre (1914-1918). Les récits des témoins » dont un « journal de campagne d'un Officier de ligne » et un « journal d'un Officier de cavalerie ». AB a peut-être proposé à cet éditeur de publier son « journal » devenu le livre « Là-Haut » ... sans succès, cf ci-après au E).

E) « GESTATION » DU LIVRE « LA-HAUT ». CONTEXTE DE SON EDITION. DES LA PARUTION DE « LA-HAUT » AB DEVIENT JOURNALISTE. LES « ECHOS » SONT POSITIFS SAUF LE JUGEMENT DU COLONEL EYCHENE.

Nous n'avons aucun écrit pour savoir quand AB a eu l'idée, a voulu écrire et commencé la rédaction de ce qui deviendra son livre « Là-Haut ». Heureusement que lui-même, son épouse, puis sa fille ont gardé divers documents qui permettent de reconstituer, tout au moins en partie, la gestation du livre, ce qui a permis sa publication et de connaître des « félicitations et remerciements » après parution. Mais pas que des félicitations car au moins un «'ancien » n'était pas d'accord avec AB. Ce qui nous conduira à d'ultimes commentaires sur « Là-Haut », les Carnets de guerre et André Bach dans une éventuelle conclusion à écrire sur ce chapitre.

1) 1917 - « Les « as » de l'infanterie » . Un long article consacré à André Bach dans le « sporting ».

Il devait y avoir un embouteillage de témoignages d'anciens combattants après 1918. Pourtant il est significatif que c'est la « sporting, éditions spéciales pendant la guerre » qui dès le 7 mars 1917 (série de la guerre n° 125) a publié un article sous le titre « André Bach un « as » de l'infanterie » dans la rubrique « la guerre et les sports » : « C'est André Bach qui prend aujourd'hui dans notre série, une place plus que méritée. Ses exploits, depuis le début de la campagne (de guerre), ne se comptent plus et ils honorent grandement la famille sportive à laquelle appartient ce vaillant. Bach, du Sporting Club de Choisy-le-Rou était, avant la guerre, un marcheur émérite et un bon footballeur. Il partit dès le premier jour de la mobilisation comme sergent du 4^e zouaves. Il se battit un peu partout, sur tous les points du front où son régiment était mandé pour les affaires sérieuses ».

Puis ce long article résume les mois au front d'AB et donne l'intégralité du texte des 6 citations à l'ordre des armées d'AB. Sous sa photo on lit « Un « as » de l'infanterie : Bach ».

Si AB est cité dès le 7 mars 1917 dans la publication « Le sporting », c'est du fait de ses « médailles », nombreuses comme pour des centaines de soldats, mais aussi parce qu'il devait être connu par son entourage dès avant 1914, comme un sportif pratiquant surtout la course à pied, mais aussi la boxe, le rugby.

2) Dans les années 1920, AB propose un livre au titre de « Prise de vues » à un éditeur qui le refuse :

Ce document gardé dans les archives familiales n'est pas daté et ne donne pas le nom de l'éditeur, mais celui de l'auteur du « rapport » Jacques Blanchard.

Cette lettre « note de lecture » est détaillée, alternant les appréciations critiques négatives et positives. AB a dû être très déçu et peut-être même furieux que son livre ait été refusé. Cette note mérite d'être lue intégralement pour bien situer le texte d'AB dans le contexte de l'édition des « souvenirs de guerre » de l'époque.

Texte intégral :

« Auteur : ANDRE BACH

Titre : Prises de vues N° 6.325

Rapport de : Jacques Blanchard

SUJET : De ses notes, prises pendant la guerre, l'auteur extrait de petits récits anecdotiques qui constituent en quelque sorte une suite de tableaux filmés (1). D'où le titre de l'ouvrage (1). Mobilisé dès le début comme sergent fourrier au 4^e Zouaves, il fait la retraite de Charleroi, prend part à la bataille de la Marne. Après une première blessure peu grave, il rejoint son régiment. C'est alors la vie de tranchées, animée par la franche camaraderie, la gouaille des uns, les petits ridicules des autres ; quelques coups durs : attaques partielles, bombardements, riposte des crapouillots. Nieuport, l'Yser, puis la cote 304.

Cette région de Verdun l'auteur ne la quittera plus qu'après la reprise de Douaumont à laquelle il participe comme lieutenant.
Grièvement blessé au coude, il subit l'amputation du bras gauche et, démobilisé, rentre dans la vie de l'arrière pour laquelle il nous montre sa vive antipathie.

Appréciations générales : Chacun de ces petits récits est fait avec un entrain, une bonne humeur, une gaité pourrait-on dire l'on rencontre rarement dans des souvenirs de guerre.

D'une nature ardente, sportif convaincu, l'auteur (2) fait la guerre « joyeuse » (2). Il semble se souvenir comme beaucoup (3) d'anciens combattants, que des moments heureux (3).

De l'humour à chaque page, mélangé parfois d'attendrissement et d'émotion à fleur de peau. Le livre est allant amusant (4), mais parfaitement superficiel (4). A aucun moment l'auteur n'est tenté d'approfondir ses impressions. Il assiste au drame comme un spectateur un peu naïf (5) et n'en donne que les détails et surtout les détails comiques. Ses compagnons sont des frères de Gaspard et lui-même, par sa gouaille de gamin parisien, montre une certaine proximité avec les héros de Benjamin.

Cette œuvre, d'un esprit léger ou d'un sage qui s'ignore (6), n'apporte rien de bien nouveau à la petite histoire anecdotique de la grande guerre (7).

Genre : Souvenirs de guerre

Sur la composition : Divisé en petits chapitres courts et pouvant se suffire à soi-même, l'ouvrage est clairement construit.

Sur le style : D'une vivacité légère, avec de fréquentes expressions d'argot. L'auteur écrit comme il contera, d'un jeu (mot illisible)

Valeur littéraire : Livre sans prétention, s'attachant plus à la réalité des faits qu'au caractère littéraire de leur narration.

Valeur commerciale : douteuse (8)

A quel public s'adresse-t-il ? : Large »

- (1) : C'est bien « vu »
- (2) : Pas seulement
- (3) : Affirmation contestable
- (4) : J. Blanchard a dû faire une lecture « superficielle »
- (5) : AB « naïf » ?
- (6) : un sage qui se connaissait !
- (7) : AB n'a jamais prétendu faire un apport nouveau. Il a voulu écrire « sa guerre »
- (8) : Comme 95% des livres écrits

3) Avant la publication de « Là-Haut » : un plan d'un futur livre, quelques corrections du manuscrit, titres de chapitres différents.

Chapitre 25 : un paragraphe malheureusement « oublié » dans « Là-Haut »

Dans les archives familiales nous avons trouvé un plan du livre qui se rapproche du sommaire de « Là-Haut », parfois avec les mêmes titres mais pas dans l'ordre des chapitres de « Là-Haut ».

« L'épopée du capitaine N... » figure sous le titre « Souvenirs militaires » signé André Bach, texte identique dans « Là-Haut ». Ce texte a-t-il été proposé à un journal avant l'éditeur de « Là-Haut » (parution en 1932) ?

Ont été aussi conservées les dernières corrections manuscrites par AB des chapitres – Confessions – Douaumont – Hôpital temporaire 118- La quasi-totalité des corrections sont des changements de mots, d'orthographe, pour la forme du texte. Par exemple, dans le chapitre 25 lors de la visite de Poincaré, il est ajouté « les généraux » Joffre, Pétain, etc... Il est amusant de lire qu'après le nom de Joffre celui de « Foch » est raillé ! Dans le texte définitif du livre, au paragraphe suivant : « je fais un beau salut militaire, « involontairement » est remplacé par « machinalement », mes pieds se mettent au « garde à vous » ». AB complète la phrase par « sous les draps ».

Toujours dans le chapitre 25, plus intéressant : après la phrase « Pendant trente secondes figurer être membre du Conseil de la guerre », AB avait rédigé le paragraphe suivant : « Le Président (Poincaré) (1) sort. Mangin (1) vient près de moi, son masque énergique : « Il me serre la main à la briser et, de sa voix nette : « Beau travail ! Grâce à vous tous ! » Il sort à son tour et me laisse seul avec le brave papa de Castelnau qui, assis au pied de mon lit, me tient familièrement un petit bout de conversation. » Pourquoi ce paragraphe a-t-il été supprimé dans la version définitive ?

Pour la fin du chapitre 25, c'est sans doute au dernier moment qu'AB a ajouté de son écriture personnelle aux feuilles déjà tapées : « Et, pourtant une sombre mélancolie (1) m'étreint à la pensée que je quitte le front et pensant aux copains (1) qui sont restés « là-haut » (1), il me semble que je me sépare d'eux une seconde et définitive fois. »

(1) : Souligné par nous

Le chapitre 18 « Contre-attaque » s'est intitulé « Souvenirs militaires ».

Le chapitre 24 « La mort flirt » a eu pour titre initial « où l'auteur réalise sa performance maximum » !!

On peut enfin émettre l'hypothèse que c'est lors des dernières relectures que l'éditeur, outre des modifications, a trouvé, changé l'intitulé de plusieurs chapitres et surtout décidé du titre définitif du livre « Là-Haut ».

4) André Bach a commencé avant 1932 à être connu par ses articles « souvenirs de guerre » dans le « Journal Le National »

« Le 21 juin 1932 (1)

Journal Le National
31, Avenue de l'Opéra
Paris

Ludovic Rondeau
Papeterie du Martinet
Par Saint-Michel (Charente)

Monsieur,

Les souvenirs militaires d'André Bach, que le National publie chaque semaine, sont à mon avis ce qui a été écrit de mieux dans ce genre. Ce sont bien là des souvenirs vécus, racontés tels qu'ils se sont passés sans forfanterie ni fausse modestie.

Ils laissent bien loin (mot illisible), les (mot illisible) de bois, les suppliées qui n'ont qu'un but, d'écrire les horreurs de la guerre.

Monsieur Bach a-t-il mis en volume les anecdotes que vous publiez. Si oui indiquez-moi je vous prie son titre et/ou je puis me le procurer. Sinon qu'il se dépêche à trouver un éditeur et il doit trouver un énorme succès auprès de vrais poilus.

On est heureux de relire ces souvenirs qui rappellent la guerre telle que l'ont faite les bons Français.

Veuillez agréer, Monsieur, mes plus distinguées salutations.

Ludovic Rondeau
Chevalier de la Légion d'honneur (2)
4 citations (2) – 4 blessures (2) »

- (1) : En juin 1932 le livre « Là-Haut » est déjà à l'imprimerie à Angoulême
(2) : Ces trois « références » sont mises en avant de 1919 à 1945 par les anciens combattants, en particulier par des candidats aux élections, cf ci-après le chapitre IV « AB le journaliste »

5) C'est un article dans le journal « National » de 1932, « Un beau livre d'André Bach, Là-Haut » signé Roger de Saivre qui permet de comprendre, du moins en partie, comment AB a finalement trouvé un éditeur et des lecteurs, puis devient journaliste.

Le long article du « National » commence par une phrase classique. C'est la seconde qui est importante : « Bach ? Qui d'entre nous n'a lu ses spirituelles et pétillantes chroniques du samedi dans ce journal ? Qui ne l'a, avec plaisir, entendu raconter avec sa verve gouailleuse, ironique, mais jamais méchante, les épisodes si divers d'une existence bien remplie » (souligné par nous).

Ainsi AB rédige une chronique le samedi dans le National, journal de Pierre Taittinger, leader de son mouvement politique « Jeunes Patriotes », cf ci-après dans « AB journaliste à L'Echo Rochelais 1933-1936 », cf ci-après le sous-chapitre II du chapitre IV.

a) ROGER DE SAIVRE, LE SIGNATAIRE DE L'ARTICLE, N'EST PAS N'IMPORTE QUI (lire le site de l'Assemblée nationale, les députés de la IV^e République – Roger de Saivre).

Retenons dans les 4 pages de la fiche de l'Assemblée Nationale, des éléments qui nous intéressent : né à Paris en 1908, père Administrateur des houillères du Tonkin, sort de l'Ecole libre des sciences politiques en 1931 : « ...mais c'est vers le journalisme et le militantisme qu'inclinent très tôt ses préférences et son talent. Personnage charismatique et connu de tous dans le Quartier latin, il est, en 1927, le principal fondateur des Phalanges universitaires des Jeunesses patriotes dont il devient le commissaire général. Il gagne rapidement la confiance de Pierre Taittinger qui lui laisse une totale liberté d'action au sein de la ligue. Cet étudiant turbulent et chahuteur est présenté par Paul Estèbe comme « un joyeux drille, célibataire, fort en gueule, amateur de bonne chère et de vins généreux et conteur d'histoires gaillardes ». L'influence exercée par Roger de Saivre sur les étudiants du Quartier latin en fit le chef des Phalanges qui y comptèrent plus de 2000 membres en 1928. Le mensuel des Phalanges, les Etudiants de France, que ce dernier dirigeait tirait alors à 10 000 exemplaires. Il y développe alors une rhétorique d'un antiparlementarisme bon teint et une ligne de nationalisme intégral.

En 1932, il se tourne définitivement vers le journalisme et la politique. Il devient rédacteur en chef du National, l'hebdomadaire des Jeunesses patriotes, et responsable de la propagande au sein de la ligue (souligné par nous). Avec Pierre Taittinger, Louis Jacquinot et René Richard, il est l'un des théoriciens de la « Révolution nationale », lancée dès 1933 et officialisée en 1934, notamment par la « Charte révolutionnaire de la Jeunesse », laquelle doit se consacrer « de toute son ardeur et de tout son courage, de sa vie même, sous le signe de la « Révolution nationale » pour et par la France » (site de l'Assemblée nationale).

Roger de Saivre n'était pas de la même génération qu'AB, mais AB l'a très probablement connu en écrivant dans le « National ».

Nous n'avons aucune trace d'un engagement, adhésion d'AB aux « Jeunes Patriotes », mouvement politique de P. Taittinger. Au-delà d'une possible proximité d'idées à la fin des années 1920, on est en droit d'envisager une sympathie personnelle réciproque. Le portrait qu'en fait Paul Estèbe (cf ci-dessus) n'a pas dû rebuter AB. Roger de Saivre avait un côté « zouave », mais au « front » ... du quartier latin ! Germaine a dû surveiller cette fréquentation, mais elle savait combien son André voulait publier son livre.

Ce n'est qu'après avoir rédigé toutes les pages précédentes consacrées à Là-Haut que nous avons relu avec attention l'article du National. Cet article était un résumé fidèle au livre avec des remarques fort justes. On y sent aussi la plume du « sciences po. ».

De plus Roger de Saivre était un proche et fidèle de P. Taittinger. AB a-t-il d'abord rencontré R. de Saivre ou P. Taittinger, on ne sait pas. Ce qui est certain, c'est que la parution de LH dans une imprimerie du groupe « le National » à Angoulême (1) se fait au même moment où AB devient journaliste dans le quotidien le Matin Charentais, propriété de Pierre Taittinger à Angoulême (cf « AB Chroniqueur au Matin Charentais de 1932 à 1933 » et ci-après dans le chapitre IV « AB journaliste »).

(1) : Editions de l'imprimerie charentaise, 13-15 rue d'Arcole - Angoulême

b) LE NATIONAL, 1932 : UN BEAU LIVRE D'ANDRE BACH « LA-HAUT » PAR ROGER DE SAIVRE

Texte intégral :

« Quand nous étions là-haut, on ne parlait pas héroïsme et on ne savait pas ce que voulait dire ce mot là ». C'est une phrase que je viens de lire dans ce livre à la fois si grand, si émouvant et, surtout, si humain, qu'André Bach fait paraître sous le titre « Là-haut ».

Bach ? Qui d'entre nous n'a lu ses spirituelles et pétillantes chroniques du samedi dans ce journal (*Le National*) ? Qui ne l'a, avec plaisir, entendu raconter avec sa verve gouailleuse, ironique, mais jamais méchante, les épisodes si divers d'une existence bien remplie.

Mais au moment où j'évoque cette figure sympathique, mes yeux tombent sur un autre texte ouvert devant moi :

« Bach André, adjudant à la 17^e « Cie du 4^e Zouaves. Sous-officier » modèle, d'une énergie et d'un courage rares. Blessé le 7 Octobre 1915 par éclat pénétrant de balle à la cuisse, a refusé d'être dirigé sur l'ambulance, afin de pouvoir continuer la lutte des engins de tranchée qui était très violente ».

Cette citation à l'ordre du Corps d'Armée est la deuxième d'une série de six dont la dernière comporte la Légion d'honneur avec le libellé suivant : « Bach André, sous-lieutenant à la 17^e Cie du 4^e Zouaves. Modèle de bravoure et d'allant. Toujours volontaire pour les missions périlleuses. Quatre fois cité à l'ordre et médaillé militaire. A été grièvement blessé le 27 Octobre 1916 au cours d'une opération offensive ».

Notre sous-titre : « Voilà l'homme et « les hommes » d'André Bach »

Voilà l'homme. Il fallait vous le présenter car il n'est pas question de lui dans le livre. Le livre ? Bach vous dirait avec un sourire que « c'est l'histoire de beaucoup de gars qui ont été ». Peut-être, mais cette histoire au milieu de tant d'horreurs et de souffrances, comme il vous la présente belle, noble et souriante.

On voit d'abord partir ce régiment de zouaves rutilants sous leurs uniformes rouges et bleus. Ils montent au combat, quel étonnement pour tous ces hommes qu'une bataille moderne ! On ne voit rien qu'une campagne d'été où éclatent avec des bruits de tonnerre des engins effroyables. La nuit vient, marches et contre-marches. Va-t-on vers l'avant ou vers l'arrière ? Et l'on meurt quelquefois sans avoir vu l'ennemi, sans avoir rien compris.

Les jeunes liront avec passion ces récits des premiers combats de guerre, racontés avec une extrême simplicité, avec un coloris puissant et le souci du vrai. C'est autre chose qu'un journal, ce n'est pas un récit historique, c'est la vie même de pauvres gens déracinés qui, peu à peu, vont s'adapter tant bien que mal à cette « vie » où, plutôt, à cette « avant-mort ».

Dans les circonstances les plus pénibles de notre vie, un détail reste qui nous sert à nous repérer plus tard dans la forêt dans nos souvenirs. Et ainsi se succèdent dans « Là-haut » les visions pittoresques en marge de la grande lutte : « la bataille dans les betteraves », « les oies de la Marne », etc...

Ce qui plaît surtout, ce sont les « hommes » de Bach. Ces zouaves bombardiers qu'il a su galvaniser, qui n'étaient peut-être pas « la crème de la société » mais qui « travaillaient » dans un trou d'obus avec « l'amour du Français pour le travail bien fait ». Ils sont « nature ». Leur dialogue est inénarrable et l'on sent bien que l'auteur, qui a vécu avec eux, les a rendus tels qu'il les a aimés. Car il les a beaucoup aimés ses zouaves, et l'on comprend qu'ils aient adoré un chef qui partageait toutes leurs misères, parlait comme eux, les avait compris et leur montrait l'exemple jusqu'au sacrifice.

Il y a des intermèdes où tout l'esprit du Parisien aux tranchées se manifeste. C'est « l'épopée du capitaine N... », les tribulations du vieil officier bureaucrate qui ne comprend rien à ce qui se passe ; c'est l'ambulance auxiliaire où dix braves Françaises, dans l'attente de blessés depuis des semaines, sont toutes heureuses de se multiplier auprès de convalescents ingambes.

Notre sous-titre : « Esprit sportif, ... il faut faire le boulot ... récit d'une grandeur épique. C'est Verdun 1916 ! »

Ce qui frappe le plus dans le récit de Bach, c'est cet esprit sportif qui l'anime en dehors des autres sentiments qu'il peut ressentir. En « rugbyman », il faut faire triompher les couleurs, gagner la partie et l'équipe est bien d'accord avec le chef. Et puis, aussi, il faut faire « le boulot », les balles peuvent siffler, les marmites tomber, les zouaves doivent finir le boulot commandé.

Avec Bach, nous nous arrêtons un moment au repos et nous écoutons pendant quelques instant la conversation des « hommes ». Ils tiennent les éternels propos des soldats qui, de leur place modeste et avec bonne humeur envisagent sous un angle optimiste les pires situations. Et la vie du régiment, avec ses détails les plus comiques, reprend ses droits à quelques milliers de mètres de la ligne.

Nous nous sommes arrêtés car le ... change pas le vocabulaire est aussi simple et c'est pour cela que nous trouvons ce récit d'une grandeur épique. C'est Verdun 1916 !

Les hommes sont prêts. Un signe de la main... Ils ont compris et, sans une hésitation, ils enjambent le parapet ; c'est alors la bataille vécue minute par minute que nous lisons haletants sans pouvoir nous arrêter. C'est un film tragique au cours duquel la grande vedette, la Mort...flirte !

Notre sous-titre : « un zouave « Bach, c'était pas tout le monde Là-Haut ! » »

Et puis, c'est le retour après la mêlée terrible ; le retour d'un homme affreusement blessé, trébuchant dans les trous, avide d'une gorgée d'eau boueuse. Bach décrit cela sans un mot plus haut que l'autre, il dira encore : « comme les copains ». Mais ceux qui y ont été, le diront comme me le disait un de ses zouaves en secouant la tête « Bach, c'était pas tout le monde là-haut ! ».

Ce livre doit être lu de tous nos lecteurs, de tous nos amis, de tous les J.P (Jeunes Patriotes). D'abord, parce que l'homme qui parle à une faculté d'observation remarquable – parce qu'il a vu, entendu et rendu « vrai » - parce que son style alerte rend attrayants les moindres détails du récit. Et aussi parce qu'il fait sans phrases un tableau des plus belles qualités de chez nous : Courage, héroïsme tout simple et cette mâle gaîté qui triomphe des pires souffrances.

Préfacé par le Général Richaud, qui fut le colonel de Bach au front, l'ouvrage est illustré par de très belles gravures de Henri Petit et de pittoresques croquis du maître Gaston Trilleau qui, territorial en 1914, demanda à partir au front avec la 4^e Zouaves, y gagna les galons du caporal, la médaille militaire et la croix de guerre.

Lisez « LA-HAUT »

Il existe donc bien un lien direct entre la publication de « Là-Haut » en 1932 et « l'entrée en journalisme » d'André Bach en 1932 au *Matin Charentais*.

- a) S'est ajouté à l'article du journal « Le National » quelques lignes dans le **Bulletin Trimestriel en janvier 1933 « le quatre Z »** des anciens combattants du 4^{ème} régiment des zouaves.

En titre « avis important » suivi de la caricature du visage d'AB signé H. Petit, avec « Bach, l'ancien bombardier de Nieuport, vu par H. Petit » : « Voici enfin une lacune comblée. Il manquait un livre écrit par un de nos camarades, Bach l'a compris et voici qu'il nous présente « LA-HAUT », souvenirs du début, de Nieuport, de Verdun. Une langue simple, mais agile, un **esprit bien français et bien zouave** (souligné par nous). Je me suis délecté à la lecture de ces nouvelles rapides et bien vivante.

Je vous conseille donc d'acheter au plus tôt ce volume. Sa lecture vous fera revivre les heures passées et vous y retrouverez toutes nos anciennes impressions. J'ajouterai que « LA-HAUT » est orné de belles illustrations dues à notre camarade G. Trilleau et à H. Petit. J. TRICHARD.

Sous la signature :

« LA-HAUT » ouvrage de 220 pages, préfacé par le Général Richaud, orné de 27 illustrations, est en vente au prix de 6 FRANCS chez Paul Boulinier, 19 boul. Saint-Michel. Franco recommandé : 7 Fr.25. Règlement par mandat ou chèque postaux Paris 309-29 ».

« Là-Haut » pouvait aussi être acheté aux bureaux du « National » au prix de 6 Fr et chez Paul Boulinier (le quatre Z) à Paris, franco recommandé 7 Fr 25.

- 6) Ce sont ces articles dans « le National » et le « Quatre Z » qui ont fait connaître le livre « Là-Haut » au public et valu du courrier à AB, en particulier de Zouaves dont quelques-uns sont toujours dans l'Armée.

Les courriers reçus par AB montrent aussi qu'il a diffusé LH à ses anciens « copains » zouaves, amis de Paris et de province, sans oublier quelques sportifs de ses connaissances.

La famille a conservé des lettres, toutes datées de fin 1932 à 1933. On imagine facilement le sens de celles-ci pour féliciter AB, parfois avec des réserves, se souvenir d'un disparu de « là-haut », donner des nouvelles d'autres zouaves toujours vivants, etc ...

- a) La lettre du Colonel Gerodras, toujours au 4^{ème} Zouave en Tunisie en 1933 :
« avec votre cœur de soldat (vous avez retracé) l'épopée vécue là-haut »

« COMMANDANT SUPERIEUR DES TROUPES DE TUNISIE

1^{re} BRIGADE D'INFANTERIE, **4^e Régiment de Zouaves**

TUNIS LE 13 FEVRIER 1933

LE COLONEL

Mon Cher Camarade,

Je viens de recevoir les 4 exemplaires de votre ouvrage « Là-Haut », dont 3 sont destinés aux Officiers, S/Officiers et zouaves du Régiment, et vous remercie de l'extrême amabilité que vous avez eu en m'offrant le quatrième avec votre dédicace. Je vous félicite d'avoir retracé, avec votre cœur de soldat, et avec sincérité, l'épopée vécue « Là-Haut » avec les anciens de notre beau Régiment : « Les plus beaux soldats du monde », ainsi que les a qualifiés un officier supérieur Allemand fait prisonnier par eux.

Votre livre a reçu au 4^o Zouaves l'accueil chaleureux qu'il méritait et je vous adresse avec les miennes, les félicitations des officiers qui vous ont connu : Commandant A BRIARD, Capitaine LEMAIRE. La 17^o Cie (1) a disparu pour faire place à la 9^o Cie, commandée actuellement par le Capitaine ZUCCHERELLI, nul doute que votre livre soit le bienvenu à cette unité.

Il vous sera probablement agréable d'apprendre que le 4^o Zouave est traditionnaliste (2) et que tout y est mis en œuvre pour en faire une unité digne de son passé héroïque.

Veuillez agréer, Mon cher Camarade, avec tous mes remerciements, l'assurance de mes sentiments les meilleurs.

Colonel Gérodras »

(1) : Ancienne Compagnie d'AB

(2) : Oui, AB est un « traditionnaliste »

b) Lettre du Capitaine Legall, 4^{ème} Zouave : « désormais votre livre restera aux archives »

Tunis le 3 Mars 1933

Mon cher Camarade,

Je vous remercie infiniment du petit ouvrage « Là-Haut » que vous avez bien voulu me faire parvenir et que j'ai lu en tant qu'ancien Officier de la guerre du 4^e Zouave avec le plus vif intérêt. Je me fais circuler en ce moment entre tous les Officiers et sous-officiers de ma compagnie afin de mieux leur faire connaître les bonnes traditions de la 17^e actuellement devenue 9^e. Désormais votre livre restera aux archives de l'unité et complètera avec l'Histoire du Régiment les conservés (mot illisible) sur l'esprit de corps et les actions d'éclat de la compagnie.

Affecté au 4^e Zouaves, 13^e Compagnie, Capitaine Legall, en juillet 1918, j'ai connu à son époque glorieuse la belle 17^e. Aussi, je suis heureux de vous dire que la 9^e Compagnie qui a la garde des traditions de la 17^e maintiendra toujours avec le plus grand soin le glorieux passé que les anciens, dont vous fûtes du nombre, lui ont légué.

Veuillez accepter, mon cher Camarade, avec tous mes sincères remerciements, l'expression de mes sentiments cordiaux et dévoués.

Capitaine Legall »

c) Deux lettres du 11 et du 22 février 1933 de R. Ducros depuis l'hôpital militaire de Vannes : « Pourquoi eux et pas nous ... je fais un peu de tuberculose ... Ton bouquin est vrai ... il y a une chose que beaucoup d'officiers n'auraient pas pu trouver »

« Vannes le 11-2-33

Bien cher ami,

C'est avec un bien grand plaisir que j'ai reçu ta lettre et ce matin ton bouquin. Merci mille fois, si je me souviens de toi ? Comme si je t'avais quitté hier. Je te vois encore avec tes lunettes et ton teint frais de sportif et si j'ai bonne mémoire, je vois que ton bras gauche est resté quelque part, à la traîne. Je vais lire ton livre, je viens d'y jeter un coup d'œil. Ça me plaira sûrement, mais que de souvenirs cette lecture va faire revivre, car tu sais que je n'ai rien oublié et je pense souvent aux copains qui pourrissent de l'Yser à Verdun et qui aimaient la vie comme nous. Pourquoi eux, et pas nous ? Voilà l'énigme ! (1) Je fais un peu de tuberculose, mais je crois pouvoir m'en tirer une fois de plus. Les heures sont longues, il faut de la patience, j'en ai. Mais si tu as des bouquins que tu as lus, tu peux m'en envoyer.

Bonnes amitiés, cordiale poignée de main de ton vieil ami. Ton pote,

R. Ducros

Hôpital militaire. »

(1) : Souligné par nous

R. Ducros a bien connu AB et a une « bonne mémoire »

« Vannes le 21-2-33

Le salut aux copains

Cher ami,

J'ai lu ton bouquin. Dès que je l'ai eu commencé, il m'a fallu continuer et le finir. Tu peux croire que j'ai eu du plaisir à te lire, à revivre les heures parfois douloureuses, mais parfois aussi bien douces. Oui, douce joie de vivre, de savourer la vie dans sa quintessence. Ton bouquin est vrai (1) et tu écris rudement bien. Ton style est épatant et à ta place je continuerais à écrire. Tu as des phrases à l'emporte-pièce qui charment. Ton bouquin mérite d'être lu, car il y a une chose que beaucoup d'officiers n'auraient pu trouver : tu es resté humain et c'est une qualité qui met ton livre bien au-dessus de ces bouquins où jamais l'on se sent le cœur de l'auteur. On sent qu'avec tes hommes tu es compréhensif et persuasif (1) (2). Voilà ce qui m'a plu. Je lis toujours sans arrêt, pense : 17 h de lit sur 24 et imposées. Encore merci et bonnes amitiés de ton vieux camarade.

R. Ducros

Hôpital militaire »

(1) : Souligné par nous

(2) : R. Ducros exprime très simplement l'empathie qu'AB avait pour les soldats « tu es resté humain... »

d) Le Général Du Bois, attaché militaire à l'Ambassade de Belgique en France, aide de camp de sa Majesté le Roi des Belges envoie une lettre en 1933 à André Bach, ancien Lieutenant du 4^{ème} Zouaves.

Il remercie « Mon Cher Camarade » de lui avoir envoyé le livre « Là-Haut » avec une dédicace. Le Général (belge) se souvient de « l'admirable (régiment) 4^{ème} Zouave » pour la « défense de mon pays ». Il évoque « ces temps m'ayant permis de vivre avec vous et en mémoire les soldats (français) tombaient sur le sol belge ».

Si AB n'évoque pas ce Belge dans ses Carnets de guerre, les deux « camarades » dans de « Là-Haut » ne s'étaient pas oubliés.

e) André Morin, avocat à la Cour d'Appel de Paris écrit le 30 mai 1933 à « Mon Cher Camarade et ami » :

Texte Intégral

« J'ai été absolument stupéfié lorsque ma secrétaire, hier, a retiré d'une pile de dossiers une petite notice que j'ai faite il y a déjà plusieurs années, sur un de mes grands confrères, admirable avocat, mort en héros, - et que je vous adressais en témoignage de la profonde sympathie que j'ai pour vous.

Vous avez donc dû vous étonner ensuite de la lettre que je vous ai envoyée en Mars dernier, de ne pas trouver cette brochure dans le même courrier, comme je vous l'annonçais. Elle n'a pas d'autre mérite, en face du très beau livre que vous avez écrit, et dont j'ai goûté toute l'exactitude et la saine inspiration, de marquer la reconnaissance que je vous ai d'avoir bien voulu me le dédicacer.

Je ne suis pas seul à penser ainsi, car un de mes camarades de guerre (maintenant Président de chambre au Tribunal Civil de la Seine) à qui, entre deux audiences, j'avais passé votre volume et qui l'a lu – en dehors de celles-ci – m'a écrit un si gentil mot, que je ne résiste pas au plaisir de vous le faire transcrire.

Excusez-moi à nouveau de l'oubli que j'avais commis et du retard mis à la réparer.

Le seul avantage que je trouve est de pouvoir vous assurer une fois de plus de mes sentiments les plus affectueusement dévoués,

André Morin (signature manuscrite) »

Lettre à :

Monsieur André BACH

13 & 15, rue d'Arcole

ANGOULEME (Charente)

Cette adresse est celle de l'imprimerie où a été édité le livre « Là-Haut » : « Angoulême. Edition de l'Imprimerie charentaise, 13 & 15 rue d'Arcole. 1932 »

f) Les Jeunes Patriotes adhèrent à « Là-Haut » mais AB ne deviendra pas Jeune Patriote :

- D'Yvan Dissler, avocat du barreau de Colmar : « Monsieur, au nom des Jeunes Patriotes de Colmar, j'ai l'honneur de vous remercier bien vivement de l'hommage que vous leur avez fait en leur adressant votre remarquable ouvrage ». A quelle occasion AB a-t-il adressé « Là-Haut » aux Jeunes Patriotes ? Cet avocat conclut : « Vous pouvez compter sur les jeunes patriotes de Colmar qui ne feront pas faute de répandre votre ouvrage autour d'eux ».

Ils seront peut-être déçus car « Là-Haut » ne contient pas de développement pour faire la propagande des idées des Jeunes Patriotes.

- Le 19 février 1933 le Lieutenant-Colonel Loyer, secrétaire général de la section des Jeunes Patriotes (souligné par nous) de Loire Inférieure adresse à AB « ses sincères remerciements et félicitations pour son livre, si plein de vie, de gaieté, de courage et de la belle jeunesse française. »

*Pendant les années 1920 et début des années 1930, AB était ce que l'on qualifiait à l'époque de « patriote », très attaché à une France « mythifiée », dont sa mission civilisatrice dans les colonies, faire son devoir, y compris militaire contre une Allemagne belliqueuse. Rejet absolu du communisme, voire des instituteurs très socialistes. AB partagera aussi parfois des réflexes antijuifs, courants à l'époque dans les milieux populaires. **Pour autant, AB ne devient pas un militant très à droite, telle que représenté par les Jeunes Patriotes. Il***

se « séparera » des Jeunes Patriotes en quittant L'Echo Rochelais l'été 1936 (cf ci-après le sous-chapitre II consacré à L'Echo Rochelais dans le chapitre IV « AB journaliste »). Dans son esprit, c'est le Patriote qui devient Résistant à L'Allemagne, au régime de Vichy dès l'été 1940 (cf ci-après le chapitre V « AB le Résistant »).

g) Une lettre d'Hubert Auber, Directeur de « la voix du combattant – Organe central de l'Union Nationale des combattants » qui écrit au « National » le 4/02/1933 et demande à recevoir un exemplaire de « Là-Haut ». Comme quoi le service d'après parution n'était pas au top !

h) **Jean Goy** envoie à AB une carte de visite où est écrit :
« Avec mes plus affectueuses félicitations pour ton livre qui m'a très vivement intéressé ».
C'est assez bref et convenu, comparé aux autres lettres (voir ci-dessus) des camarades du 4^{ème} Zouaves. Pourquoi ? Jean Goy ; en 1932, n'est plus « un camarade des tranchées », mais un homme politique au positionnement politique de plus en plus éloigné de celui d'AB, sans compter l'usurpation du titre de la Légion d'Honneur.
Lire Jean Goy (député de la Seine, Maire du Perreux, commune où la famille d'AB a habité jusqu'en 1932) ci-dessus au B) V) 3), au D) 3 chapitre 12, au D) PS1 a) puis dans *l'Echo Rochelais*.

7) LA « CONFESSION » DU COLONEL EYCHENE (1)

Le 12 mars 1933 le Colonel Eychène, commandant le régiment du 4^{ème} Zouave avant le Colonel Richaud, adresse une longue lettre manuscrite à AB pour lui dire tout d'abord combien il a apprécié le livre « Là-Haut » et ensuite, que sur le fond, il ne partage pas sa « confession » du chapitre 26 : « Non, cette raison n'est pas dans l'esprit d'aventure que vous (AB) n'avez peut-être jamais eu... » pour enfin délivrer aux « jeunes lecteurs » un message qui semble profondément pessimiste.

(1) : Deux sources ne sont pas concordantes sur l'accent mis sur le e du nom du Colonel Eychène. Dans le livre « Historique du 4^{ème} Régiment de Zouaves à la page 121 « Officier de la Légion d'Honneur Année 1916. Eychène Gustave Lieut-Colonel », avec un accent circonflexe. La signature manuscrite de la lettre adressée à AB mentionne « Eychène » avec un accent grave. Le Colonel n'a sans doute pas pris le temps de faire l'accent circonflexe. Ainsi nous gardons cet accent circonflexe comme dans le livre sur la 4^e Zouaves »

a) Texte intégral :

« Mon cher camarade,
Martain-Coulomb m'a remis votre livre.
J'ai été profondément touché du souvenir que vous avez conservé de votre vieux chef du Chemin des Dames et de manière dont vous l'exprimez. Mais avant de vous remercier de la dédicace j'ai pris le temps de lire le livre.
Les louanges que j'en pourrais faire ne sauraient avoir beaucoup de prix à vos yeux s'il s'agissait d'une critique littéraire à laquelle je me garde de m'aventurer. Mais je puis dire combien la forme m'en a rendu la lecture facile et agréable.
Je me sens plus compétent sur le fond et je crois vous donner une preuve de particulière estime en vous disant ce que j'en pense. Je pense, et je crois sur ce point être en plein accord avec vous, que les livres de ce genre, dont peu ont la valeur du vôtre, mais dont le nombre est grand, manquent totalement leur but s'ils visent à inspirer l'horreur de la guerre. Tel n'a pas été votre dessein. Auteur dans l'un des plus grands drames que l'humanité ait vécu, vous avez apporté, en toute sincérité, le témoignage de ce que vous avez vu. Or ce que vous avez vu est fort beau.

Dans la dernière page de votre livre, qui compte parmi les meilleures, vous faites la confession des sentiments évoqués en vous par le souvenir des heures tragiques et vous craignez visiblement de scandaliser le lecteur en avouant que ce souvenir ne vous inspire ni horreur ni dégoût.

Ah, comme je vous comprends ! Vous avez vécu là les plus belles heures de votre vie. Mais permettez au vieil homme que je suis de ne pas partager votre opinion quant à la raison qui vous fait regretter ces jours d'épopée. Non, cette raison n'est pas dans l'esprit d'aventure, que vous n'avez peut-être jamais eu, que n'avaient assurément pas la plupart de ceux qui, ayant souffert avec vous, pensent maintenant comme vous. Votre cœur est bien plus haut que ça !

Ce qui vous a fait aimer la Guerre – oui aimer – c'est qu'elle vous a donné l'occasion de voir des hommes, de vous voir vous-même, sous un jour que, sans elle, vous n'auriez jamais soupçonné. Où retrouveriez-vous cette beauté de sentiments et de gestes ? Où, cette liberté de mœurs, de langage et de pensée ? Où, cette solidarité et cette fraternité ?

Aussi vos jeunes lecteurs, en lisant le récit de vos souffrances et aussi de vos enthousiasmes, parce que vous en avez fait une peinture exacte, auront-ils la curiosité invincible de les éprouver.

Pour connaître les horreurs de la Guerre, pour en bien concevoir la haute et en avoir le dégoût, si paradoxal que cela puisse paraître, ce n'est pas à votre place qu'il fallait être, mais à la mienne. Sur le front, déjà, le souci de défendre la vie, quelquefois même l'honneur des braves gens parmi lesquels vous étiez, conduisait certains chefs, dont je m'honore d'être et dont était ce beau colonel Rolland, du 1^{er} Zouaves, à des luttes singulièrement dangereuses contre nos Etats-Majors.

Là, cependant, ce n'était que détails infimes. Sous-chef de Cabinet de Gallieni, sous-chef d'Etat-major de Dubail au gouvernement militaire de Paris, à l'Etat-major de la 8^e Armée en Lorraine et ensuite sur le Rhin, j'ai vu les dessous et les coulisses de la Guerre.

Il me faudrait autant de talent que vous en avez mis dans votre livre, et beaucoup plus de place, pour en faire la description. Les conclusions ne seraient pas les mêmes. Mais mon témoignage serait trop différent des légendes établies pour être pris en considération. L'histoire, qui devrait être l'expérience de l'humanité, ne sert qu'à l'égarer parce qu'elle est un tissu d'erreurs richement brodé de mensonges.

Bien affectueusement

Eychène

PS : si jamais vous avez besoin d'un « tuyau » sur la Guerre, n'hésitez pas à venir me « taper » à mon bureau. Colonel Eychène, 44 Bd Henri IV – Archives 99-45 »

b) Le « vieux chef du Chemin des Dames » (« Là-Haut » chapitre 7 Patrouille de pointe au Chemin des Dames) remercie AB pour sa dédicace et pour « la forme (du livre) (qui) m'en a rendu la lecture facile et agréable »

Le Colonel Eychène est « en plein accord avec vous » (AB) pour dénoncer les livres qui visent à inspirer l'horreur de la guerre ... vous avez apporté, en toute sincérité le témoignage de ce que vous avez vu. Or ce que vous avez vu est fort beau. » Soit, mais AB ne l'a jamais écrit de cette manière.

Notons bien, après les félicitations sur la forme du livre, la phrase des plus « jésuite » ou « saint-cyrienne » : « je me sens plus combattant sur le fond (souligné par nous) et je crois vous donner une preuve de particulière estime en vous disant ce que j'en pense ». A savoir qu'Eychène pense qu'AB se trompe sur le sens de ses « sentiments » et de la mise en avant de « l'esprit d'aventure » dans le chapitre 26.

c) « Vous avez vécu là les plus belles heures de votre vie ». Ecrire cela pour un homme qui en 1914-1916 avait moins de 30 ans est hasardeux. Evidemment le Colonel ne pouvait pas imaginer en 1933 qu'AB passerait la fin de sa vie dans un camp de concentration à Buchenwald. Avec une politesse à l'ancienne : « Mais permettez au vieil homme que je suis (encore le vieil homme) de ne pas partager votre opinion quant à la raison qui vous fait regretter ces jours d'épopée. Non, cette raison n'est pas dans l'esprit d'aventure (souligné par nous) que vous n'avez peut-être jamais eu ... votre cœur est bien plus haut que ça ! (souligné par nous) »

« Ce qui vous a fait aimer la guerre (1), oui, aimer (1) ; c'est qu'elle vous a donné l'occasion de voir des hommes, de vous voir vous-même (2) (souligné par nous), sous un jour que sans elle vous n'auriez pas soupçonné ... »

- (1) : Non AB n'a jamais aimé la guerre comme en témoigne de manière significative des écrits dans ses Carnets de guerre. Il est vrai que le Colonel Eychène ne pouvait pas connaître ces Carnets.
- (2) : C'est une affirmation des plus hasardeuse mais souvent exprimée par d'anciens combattants, voir quelques déportés et dans un autre contexte par des sportifs (cf des éditos de l'Equipe)

d) Enfin le Colonel Eychène finit par délivrer son message à AB, à ses jeunes lecteurs. Lors de cette « confession » il en profite pour raconter sa carrière militaire après le 4^e Zouaves.

AB a dû être étonné que son ancien Colonel écrive que pour « bien connaître les horreurs de la guerre ... ce n'est pas à votre place (AB) qu'il fallait être mais à la mienne (Eychène) » !! En effet le paragraphe est « paradoxal » ... mais dans le sens inverse de ce que pensait le Colonel. Il évoque « ce beau Colonel Rolland du 1^{er} Zouaves à des luttes singulièrement dangereuses contre nos Etats-Majors ». Pourquoi écrire ce paragraphe qui est suivi de « là, cependant ce n'étaient que détails infinis. Soit. Donc c'est ce qui suit qui est important : les éminents postes du Colonel ... jusqu'au Rhin, « j'ai vu les dessous et les coulisses de la guerre » (bon titre pour un livre de souvenirs du Colonel). Les dernières lignes sont énigmatiques, pour ne pas dire confuses.

e) Finalement le Colonel Richaud, devenu Général, en conclusion de sa préface du livre « Là-Haut » aura raison vis-à-vis du Colonel Eychène et du Lieutenant (de réserve) André Bach.

AB a-t-il regretté la forme des dernières phrases de sa « Confession » (chapitre 26). Après « ... c'était bien ce vieil esprit d'aventure ... avait trouvé son exutoire dans la guerre », il ajoute « Mis en face de l'aventure son enjeu noble et coïncidant de plus avec mes convictions profondes (souligné par nous), je m'y plonge sans remord et sans regret. Que l'on me pardonne, donc si je ne regrette pas de l'avoir vécu intérieurement tel que le destin (souligné par nous) me l'offrait ! » Avant de terminer AB évoquait « tous ces points d'interrogation ... j'essaie de me faufiler pour atteindre la vérité. Après d'innombrables tentatives, j'en suis arrivé à croire que le mot de l'énigme est tout simplement : Aventure ! » (souligné par nous).

Le Général Richaud complètera le « destin » et les « convictions » profondes d'AB par un « idéal de devoir et de patriotisme » contrairement à Eychène : « Non, cette raison n'est pas dans l'esprit d'aventure ». Richaud ne regrette pas l'esprit d'aventure d'AB « au-dessus de cet esprit d'aventure régnait en lui l'idéal du devoir et de patriotisme » (souligné par nous). Pour Eychène « votre cœur est bien plus haut que ça ! », que « l'esprit d'aventure », mais sans précision.

C'est Richaud qui donne un point final à « l'énigme » d'AB et à l'incompréhension d'Eychène vis-à-vis d'AB.

Richaud et Eychène ont exprimé des points de vue différents sur la manière dont AB a vécu « sa guerre ». Ainsi les anciens combattants, y compris les officiers n'étaient pas tous formatés dans un seul moule et André Bach, comme bien d'autres, avait sa propre personnalité. Heureusement !

Notons que si Richaud est devenu Général après la guerre, Eychène est toujours en 1932 Colonel dans un bureau au 44 Blvd Henri IV (Paris) – Archives 99-45 – et ce malgré une brillante carrière qu'il ne manque de détailler dans sa lettre à AB.

POST SCRIPTUM

QUELQUES INFORMATIONS « ADMINISTRATIVES » SUR LE MILITAIRE AB

1) Archives de Paris, le Registre matricule de recrutement.

C'est un livre avec une grand page par personne que nous avons consulté en avril 2014.

a) « Etat civil » confirme ce que nous savons (cf famille)

« Profession : traducteur. Taille : 1 m 65

« Degré d'instruction : 3 » En regardant les 50 pages suivantes, 45 ont un degré 3, 1 un 5, 1 un 4, 2 sans chiffre, 1 avec la mention « sait signé ». Pour moi le 3 signifie que la personne à la question « savez-vous lire et écrire ? » répondait « oui ».

« Décision du Conseil de Révision » (à peu près lisible) « Classé dans la 1^{ère} partie de la liste en 1909 » et plus loin « carte 98 h – 16.11.37 »

Puis un tableau qui donne les éléments suivants : Armée active, 3^{ème} Rég. Zouave, n° matricule 466 (sans doute en Algérie-Maroc).

Disponibilité et réserve de l'arme active, 4^e Rég. de zouave (centrale spécial 02 – n° matricule 003317 (mais rayé dans le registre), à nouveau 4^e Rég. Zouave (centrale spécial 2, n° matricule 0236 (période 1914-1916). Puis 9 Rég. Zouave à St Denis (sans doute après 1917)

Localités successives habitées : jusqu'au 29 septembre 1910 « aux mines par Bragance – province de ... (illisible) au Portugal. Puis (date illisible) 297 rue Saint-Jacques. 4/10/1912 Paris, 3 rue Fustel de Coulanges. 3/8/13, Vincennes GOR de Paris (JPC : ?). 5/12/1914, Paris 4^e, rue d'Amembert-185. Certificat de Position, adresse illisible à La Rochelle. Le 13/6/1935 : Certificat provisoire le 30-7-31 (JPC ?)

b) Le bas de la page, presque la moitié, une page collée avec les citations d'AB à l'ordre des Armées et à la rubrique « blessures », les dates que nous connaissons.

c) La page AB ne donne aucune indication sur AB en Algérie et Maroc, à moins qu'elles ne figurent sous la page collée (après 1917 ?)

2) Sur un autre document (à retrouver) il est noté « 1908 – 3^e Bureau n° 891 D4 R1 1470 »

NB : Pour compléments et/ou éventuelles modifications de ce chapitre II, nous irons aux Archives militaires de Vincennes dès qu'elles ne seront plus « confinées ».

